

## LA MER NOIRE ET L'AVÈNEMENT DE ROME : NOTES DE LECTURE GÉOGRAPHIQUE\*

POUR UNE « PREHISTOIRE » DU PONT

*Un nom anormal par sa... « normalité »* : Dans les temps les plus reculés que les savants de l'époque romaine pouvaient se remémorer, il y avait une mer qu'on appelait ὁ Πόντος, « la Mer ». Strabon explicitait ce nom par l'expression « mer Pontique » (τὸ πέλαγος τὸ Ποντικόν), car, raconte-il (1.2.10) :

on la concevait comme une autre espèce d'Océan ; et ceux qui naviguaient dans ces parages semblaient être autant dépaysés que s'ils s'étaient avancés bien au delà des Colonnes <d'Hercule> ; elle était considérée, en effet, comme la plus grande de nos mers et, pour cela, on l'appelait, par excellence, le Pont proprement dit, comme on appelle Homère le Poète.

Les propos du géographe pontique pourraient paraître pour le moins curieux à tout connaisseur d'histoire mycénienne et même du haut archaïsme : comment la mer Noire aurait-elle pu être considérée comme la plus grande par ces Grecs auxquels l'archéologie dénie, encore de nos jours, la traversée du Bosphore mais qui connaissaient certainement les côtes, encore plus éloignées, de l'Italie<sup>1</sup> ? Et pourquoi avoir désigné comme « passage » (πόντος) cette mer des confins de l'œkoumène, comparable à l'Océan, si elle était plutôt une « étendue » (πέλαγος) où l'on se dépaysait, l'« onde salée » qu'on regardait de son extérieur (ἄλς), la « mer » (θάλασσα) par excellence<sup>2</sup> ? Un nom poétique pour une mer

\* Cet article présente nos premières réflexions sur un sujet que nous développons actuellement dans un mémoire de diplôme EPHE, « Le Pont-Euxin de Strabon à Pline », sous la direction de M. Jean-Louis Ferrary et, plus largement, dans une thèse sur « Le Pont-Euxin dans la géographie antique, d'Homère à Procope », sous la direction des MM. Didier Marcotte et Carlos Lévy. Je remercie très chaleureusement Mme Perrine Galand Hallyn, l'éditrice de ces pages, pour sa patience et son aide. Toutes les traductions citées ici sont personnelles ; les abréviations des noms des périodiques sont celles recommandées par l'*Année Philologique*.

<sup>1</sup> Sur l'absence de témoignages archéologiques antérieurs au VII<sup>e</sup> siècle en mer Noire (tout en tenant compte de l'absence de fouilles à Sinope et Trabzon, les deux villes que la tradition grecque datait du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), voir encore la synthèse générale, historique et archéologique, de J. Boardman, *The Greeks Overseas*, London, 4<sup>e</sup> éd. (1999, réimpr. 2000 ; 1<sup>e</sup> éd. 1964), p. 238 *sq.*, ainsi que l'ouvrage collectif édité par D. V. Grammenos et E. K. Petropoulos, *Ancient Greek Colonies in the Black Sea*, Thessaloniki, 2003.

On a essayé d'expliquer cette situation par les vents qui auraient empêché les vaisseaux autres que les pentécontères de s'avancer au-delà du Bosphore, cf. R. Carpenter, « The Greek Penetration of the Black Sea », *AJA* 52, 1948, p. 1-10. *Contra*, avec des arguments définitifs, voir B. W. Labaree, « How the Greeks Sailed in the Black Sea ? », *AJA* 61.1, 1957, p. 29-33, et A. J. Graham, « The Date of the Greek Penetration of the Black Sea », *BICS* 5, 1958, p. 25-42. Pour les sources littéraires attestant la connaissance du Pont-Euxin dès le VIII<sup>e</sup> siècle, voir, entre autres, les références de A. R. Burn, « Dates in Early Greek History », *JHS* 55.2, 1935, p. 130-146 (p. 133-136), de R. Drews, « The Earliest Greek Settlements on the Black Sea », *JHS* 96, 1976, p. 18-31 et, désormais, le livre de A. I. Ivantchik, *Am Vorabend der Kolonisation : das nördliche Schwarzmeergebiet und die Steppennomaden des 8. - 7. Jhs. v. Chr. in der klassischen Literaturtradition*, Moskau-Berlin, 2005 (Pontus septentrionalis 3).

<sup>2</sup> Cf., en premier lieu, P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, 1999 (1<sup>e</sup> éd. 1968), *s.u.*, avec bibliographie ainsi que les contributions sur le nom de la mer Noire citées *infra*. À titre d'hypothèse, nous proposons d'expliquer le nom de πόντος, « passage », accordé à cette mer par analogie avec les mers qui s'enchaînent vers le Sud et qu'elle continue à une échelle supérieure : mer Icarienne, mer Égée, mer d'Hellé (Hellespont). L'explication de « passage vers le monde de l'au-delà » ne nous paraît guère satisfaisante dans la

que le Poète lui-même n'avait pas connue ?! Car cette ignorance n'avait pas échappé aux exégètes alexandrins, parmi lesquels le spécialiste du « Catalogue des vaisseaux », Apollodore, cité par le même Strabon (7.3.6) :

Car à cette époque-là cette mer était sans navigateurs et on l'appelait 'Axène' (Inhospitable), tant à cause de la rigueur du climat que de la férocité des populations de ses côtes, des Scythes notamment, qui, disait-on, immolaient les étrangers, se nourrissaient de leur chair et buvaient dans leurs crânes. Ensuite, elle a été nommée 'Euxine' (Hospitalière), quand les Ioniens ont fondé des colonies sur son littoral<sup>3</sup>.

Les linguistes du XX<sup>e</sup> siècle ont confirmé l'antériorité de cette épithète qui aurait pu passer pour une trouvaille poétique classique, reprise et approfondie par la science hellénistique<sup>4</sup> : le Pont a été effectivement nommé « Axen », en grec « Inhospitalier », suite à l'étymologie populaire d'un emprunt fait à une langue iranienne. Parlée probablement par certains de ces indigènes désignés sous l'appellation collective de « Scythes », cette langue aurait utilisé un mot proche de l'avestique *axšaena* et du vieux perse *axšaina*, signifiant « sombre »<sup>5</sup> : ainsi la mer Noire a-t-elle toujours été (appelée) « noire », peut-être parce qu'elle est véritablement noire, comparée à la Méditerranée<sup>6</sup>, ou parce qu'elle est une « mer du Nord » et que les peuples qui viennent de l'Asie Centrale appellent « noir » ce qui est au Nord et « rouge » ce qui est au Sud<sup>7</sup>.

mesure où elle suppose une spéculation sur la géographie homérique ainsi que l'antériorité du mythe par rapport au nom.

<sup>3</sup> Sur la question des références à la côte anatolienne de la mer Noire chez Homère, et en particulier dans le catalogue des navires (*Ilias* 2.851 *sq.*), voir, à propos de T. W. Allen, *The Homeric Catalogue of Ships*, Oxford, 1921, S. M. Burstein, « Fragment 53 of Callisthenes and the Text of Iliad 2.850-855 », *CPh* 71.4, 1976, p. 339-341, et R. Drews, « The Earliest », *etc.*

<sup>4</sup> Cf. Pindare, *Pythia* 4.203 ; Euripide, *Andromacha* 794 ; *Hercules* 410 ; *Iphigenia Taurica* 124-125, 253, 341, 395, 438, 1388 ; Apollonios de Rhodes 2.548 et 984 ; Ps-Scymnos 735-737 = *Anonymus Periplus Ponti Euxini* 86 ; Ovide, *Tristia*, 4.4.56 ; Pomponius Méla 1.102 ; Plin l'Ancien, 4.76.

<sup>5</sup> Cf. surtout É. Boisacq, « Le nom de la mer Noire en grec ancien », *RBPb*, 3, 1924, p. 315-317, et le débat entre A. C. Moorhouse « The Name of the Euxine Pontus », *CQ* 34.3/4, 1940, p. 123-128, « IE \*Pent- and Its Derivatives », *CQ* 35.1/2, 1941, p. 90-96, et « The Name of the Euxine Pontus Again », *CQ* 42.1/2, 1948, p. 59-60, ainsi que W. S. Allen, « The Name of the Black Sea in Greek », *CQ* 41.3/4, 1947, p. 86-88, « Supplementary Note on the Name of the Black Sea », *CQ* 42.1/2, 1948, p. 60 ; voir aussi la position de P. Chantraine, *Dictionnaire, s.u.* Nous ajouterions à cette discussion le nom, à notre sens significatif, des Cyanées (« les Rochers Noirs », d'après le grec *κυάνεος*, cf. E. Irwin, *Colour Terms in Greek Poetry*, Toronto, 1974, p. 79 *sq.*), qui ont été toujours situées par les Anciens à l'entrée de cette mer (cf. J. Lindsay, *The Clashing Rocks : A Study of Early Greek Religion and Culture and the Origins of Drama*, London, 1965).

<sup>6</sup> Sur l'absence des courants verticaux ainsi que sur la composition chimique des eaux qui déterminent la couleur particulière de cette mer, cf. la bibliographie utilisée dans la synthèse de Y. I. Sorokin, *The Black Sea. Ecology and Oceanography*, Leiden, 2002.

<sup>7</sup> On pense surtout à l'exemple de la langue turque, qui, appelant la mer Noire *Kara Deniz*, par opposition à la Méditerranée (« la mer Blanche », *Ak Deniz*, probablement « mer de l'Occident ») se trouve à l'origine de tous les noms qui traduisent dans les différentes langues modernes la désignation de « mer Noire ». Pour une probable opposition d'origine achéménide entre la mer Noire (septentrionale) et la mer Rouge (méridionale), voir R. Schmitt, « Considerations on the Name of the Black Sea : What Can the Historian Learn from It ? », *Hellas und der griechische Osten. Studien zur Geschichte und Numismatik der griechischen Welt. Festschrift für P. R. Franke zum 70. Geburtstag*, éd. W. Leschhorn, A. V. B. Miron, A. Miron, Saarbrücken, 1996, p. 219-224, avec bibliographie allemande, et les brèves présentations générales de G. I. Brătianu, *La mer Noire : des origines à la conquête ottomane* (nouvelle édition, en roumain, éd. V. Spinei, Iași, 1999, p. 69 *sq.*) et de Ch. King, *The Black Sea. A History*, Oxford, 2004, p. XI *sq.* Au début du siècle dernier, A. D. Mordtmann dans son *Historische Bilder vom Bosphorus II* (1907) faisait dériver le nom de cette mer d'un mot phénicien qui aurait désigné le nord (*apud* D. R. Wilson, *The Historical Geography of Bithynia, Paphlagonia and Pontus in the Greek and Roman Periods*, PhD Oxford, 1960 (inédit), p. 440 *sq.*).

*Les peuples homériques de la « Mer Inhospitale », vus par un stoïcien augustéen* : pour prouver, en bon élève de Zénon, la connaissance universelle qu'Homère avait de toutes ces régions<sup>8</sup>, Strabon cherche à reconnaître dans les épopées les peuples mythiques/(pré)historiques localisés traditionnellement dans le Pont. Commençons par ceux dont les mœurs auraient déterminé le premier nom grec de cette mer, les **Scythes**. L'absence de l'ethnonyme n'est pas un obstacle pour le géographe-exégète (1.1.6)<sup>9</sup> :

Les gens qui vivent dans les pays du Nord, <Homère> les connaît parfaitement bien : il ne les désigne pas clairement par leur nom (et d'ailleurs aujourd'hui encore, il n'existe pas pour eux de nom qui soit universellement reconnu), mais il en parle d'après leur mode de vie, les appelant 'nomades', 'fiers éleveurs de cavales', 'mangeurs de laitages', et 'sans ressources'.

Les qualificatifs que l'aède utilisait dans les vers 5-6 du livre 13 de l'*Iliade* pour les peuples septentrionaux<sup>10</sup> et auxquels Strabon ajoute celui même qui devait être le plus retentissant pour ses lecteurs, le non-homérique (du moins, pour nous) « nomades », sont ici valorisés à travers la tradition hérodotéenne : en effet, ce sont les Scythes d'Hérodote et des ethnographes classiques, ceux qui étaient par excellence des buveurs de lait (1.216, 4.2 et 23) et des éleveurs de chevaux (4.28, 61, 71-72, etc.)<sup>11</sup>. Mais l'exégète peut être d'autant plus convaincu que l'auteur de l'*Iliade* pensait aux Scythes, que le nom des **Mysiens**, les Thraces situés généralement à l'Occident des Scythes, précède de très près, dans *Ilias* 13.4-5<sup>12</sup>, les références que nous venons de citer (Strabon 1.1.10) :

Il a connaissance aussi de l'Istros, puisqu'il mentionne les Mysiens, peuplade thrace qui habite les bords de l'Istros<sup>13</sup>.

Strabon reviendra d'ailleurs sur cette identification qu'il attribue à Posidonius (*FGH Hist* 87 F 104) avec des arguments historiques de son époque, afin de contredire le même Apollodore :

S'il soutient que c'est pure invention parce qu'il n'y a pas de Mysiens en Thrace, il sera en contradiction avec la réalité. Car de nos jours même Aelius Catus a pris dans la région de l'Istre, chez les Gètes, 50 000 individus, parlant la même langue que les Thraces, et les a déplacés en Thrace. Ils vivent là encore aujourd'hui et on les appelle Moesiens, soit qu'ils aient à l'origine porté ce nom et l'aient changé en celui de Mysiens en Asie, soit qu'ils aient déjà anciennement été appelés Mysiens quand ils étaient en Thrace, ce qui est plus conforme à la vérité historique et au témoignage du poète (7.3.10)<sup>14</sup>.

<sup>8</sup> Sur le rapport de Strabon avec Homère, cf. surtout G. Aujac, *Strabon et la science de son temps*, Paris, 1966, p. 19 sq.

<sup>9</sup> Voir surtout le grand développement de cette question dans le livre 7 (3.7-9), avec l'évocation des témoignages d'Hésiode (fr. 60 Rzach = 150, 15 Merkelbach-West) et d'Eschyle (fr. 198 Nauck) et un excursus sur le « bon sauvage » et la corruption des mœurs.

<sup>10</sup> Pour le nom des Scythes comme synonyme de celui d'« habitants du Nord », cf. Strabon 1.1.13 ; 1.2.27 et 28 ; 2.3.1.

<sup>11</sup> Cf. F. Hartog, *Le miroir d'Hérodote*, Paris, 2001 (1<sup>ère</sup> éd. 1980) ; nous renvoyons également notre lecteur aux études « classiques » sur la question du barbare, e.g., Y. A. Dauge, *Le Barbare : Recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation*, Bruxelles, 1981 ; H. H. Bacon, *Barbarians in Greek Tragedy*, New Haven, 1961 ; J. P. V. D. Balsdon, *Romans and Aliens*, Chapel Hill, 1979. Voir également la thèse inédite de F. Racine, *Monsters at the Edges of the World. Geography and Rhetoric under the Roman Empire*, PhD, McGill University, Montréal, 2003.

<sup>12</sup> Voir aussi 2.858 ; 10.430 ; 14.512 ; 24.278.

<sup>13</sup> En réalité, c'est Hésiode (*Theogonia* 339) qui mentionne pour la première fois le nom grec du Danube.

<sup>14</sup> Sur Sextus Aelius Catus (cos. en 4 apr. J.-C.) et sa mission en Thrace, cf., entre autres, R. Syme, « Lentulus and the Origin of Moesia », *JRS* 24, 1934, p. 113-137 (p. 126-128) = dans *Danubian Papers*, Bucharest, 1971, p. 40-72 (avec *addendum*).

Tout aussi présents dans l'épopée homérique sont les **Alizones**, identifiables, d'après Strabon, aux **(C)halybes**<sup>15</sup> ; c'est à propos d'eux que le géographe s'attaque encore une fois à Démétrios de Scepsis, à Éphore et à Apollodore (12.3.19 *sq.*) :

Les Chaldéens d'aujourd'hui portaient autrefois le nom de Chalybes. Pharnacia est située assez exactement à la hauteur de leur territoire. [...] 20. Ce sont les habitants de cette région, à mon sens, que le poète, dans le *Catalogue*, appelle Halizones, après la mention des Paphlagoniens : 'À leur tour arrivaient les chefs des Halizones, Odios, Épistrophos, venus/ de très loin, d'Alybé, d'où naît l'argent'. De toute évidence, ou bien nous avons affaire à la graphie modifiée de 'de très loin, de Chalybé', ou alors les ressortissants de ce peuple portaient primitivement le nom d'Alybes au lieu de celui de Chalybes.

Bien évidemment, aucune étymologie moderne ne pourra donner raison au développement linguistique du géographe stoïcien. De plus, ce rapprochement n'est guère soutenu par Éphore (*apud* Étienne de Byzance, *s.u.*), ni par Arrien qui, d'après Eustathe (*ad Iliadem* 2.857 ; *FGrHist* 2b156F 97) aurait classé les Halizones parmi les Bithyniens et les aurait placé du côté de Nicomédie, au bord de la Propontide.

D'après Strabon, le Poète n'aurait pas pu ignorer les **Cimmériens**,

ceux qui, de son temps ou peu auparavant, avaient parcouru tout le pays depuis le Bosphore jusqu'à l'Ionie. Il fait allusion assurément au climat de leur contrée, qui n'est que ténèbres, quand il les dit : 'Noyés dans la brume et les nuages ; jamais pour eux / Le soleil brillant ne reluit ; une nuit de mort les accable' (Strabon 1.1.10 ; *Odyssea* 11.14 *sq.*)

Sachant par exemple que les Cimmériens habitaient le Bosphore Cimmérien, pays du Nord et des ténèbres, il les transporta dans une contrée pleine d'ombres, près d'Hadès ; c'était pour lui un moyen de donner au périple son caractère fabuleux. Qu'il ait connu ce peuple, les chronologistes le montrent clairement, eux qui placent l'invasion des Cimmériens soit peu avant Homère, soit de son temps (Strabon 1.2.9)<sup>16</sup>.

<sup>15</sup> Sur les textes straboniens qui les concernent (12.3.20, 22, 24 ; 14.5.22, 23, 24), voir G. Camassa, « 'Dov'è la fonte dell'argento'. Strabone, Alybe e i Chalybes », *Strabone. Contributo allo studio della personalità e dell'opera*, I, éd. F. Prontera, Perugia, 1984, p. 155-186. Pour des questions topographiques, cf. surtout l'article d'A. A. M. Bryer, « The Question of Byzantine Mines in the Pontos. Chalybian Iron, Chaldian Silver, Koloneian Alum, and the Mummy of Cheriana », *AS* 32, 1982, p. 133-150. On a considéré que la présence des minerais métallifères sur la côte méridionale de l'Euxin, attestée par le mythe des Chalybes (omniprésents dans les sources littéraires à partir d'Hécatée *FGrHist* 1a1 F203, d'Hérodote 1.28, d'Eschyle, *Prometheus uinctus* 715, etc.), serait même la cause de la colonisation grecque dans cette région : cf. V. J. Matthews, « Chalybes, Syri, and Sinope. The Greeks in the Pontic regions », *AncW* 1, 1978, p. 107-108. Voir aussi, à propos de l'« originalité » de Strabon par rapport aux autres géographes, les pages de P. Counillon, *Pseudo-Scylax : le Périple du Pont-Euxin*, Bordeaux, 2004, p. 104-108.

<sup>16</sup> Voir aussi 1.3.21 ; 3.2.12 ; 5.4.5 (citant Éphore) ; 11.2.5 (peut-être d'après Artémidore qui s'inspirait d'Éphore, tous deux s'inscrivant dans la tradition d'Hérodote 4.11-12), etc. Pour une liste des occurrences des Cimmériens dans les sources littéraires gréco-latines, cf. C. F. Lehmann-Haupt, « Kimmerier », *RE* 11 (1921), col. 397-434. Pour les sources orientales et les campagnes cimmériennes en mer Noire, cf. les travaux d'A. Ivantchik et surtout *Les Cimmériens au Proche-Orient*, Göttingen, 1993. Parmi les nombreux commentaires des vers homériques concernant les différentes leçons ainsi que l'incongruité géographique entre un périple occidental d'Ulysse et l'emplacement septentrional des Cimmériens « historiques » voir, plus récemment, P. Brunel, « Le pays des Cimmériens », *La mythologie et l'Odyssee : Hommage à G. Germain*. Actes du colloque international de Grenoble, 20-22 mai 1999, éd. A. Hurst, F. Létoublon, Genève, 2002, p. 169-190 (Homère et après Homère) et G. B. Lanfranchi, « The Cimmerians at the Entrance of the Netherworld : Filtration of Assyrian Cultural and Ideological Elements into Archaic Greece », *AAPat* 114, 2001-2002, p. 75-112 (Homère et avant Homère). Dans le livre 7.2.1 Strabon emprunte l'opinion de Posidonius (comme le fait également Diodore 5.32.4) qui identifie les Cimmériens aux Cimbres.

Les Cyclopes d'Homère ne devraient guère être fondamentalement différents des **Arimaspes** d'Aristéas de Proconnèse<sup>17</sup> ; néanmoins les **Amazones** « tueuses d'hommes »<sup>18</sup>, bien connues du géographe pontique avec leurs différentes localisations, ne représentent pas un argument pour l'omniscience d'Homère ; et cela, sans aucun doute, parce que Strabon lui-même ne croit guère à leur réalité :

Elles passeraient entre elles la plus grande partie de leur temps, vaquant elles-mêmes à tous les travaux tels que le labourage, les plantations et l'élevage des troupeaux, en particulier des troupeaux de chevaux, cependant que les plus vaillantes d'entre elles se consacraient surtout à la chasse et s'exerceraient à la guerre. Elles auraient toutes le sein droit brûlé dès l'enfance pour pouvoir se servir librement du bras droit en cas de besoin [...]. Les récits qui concernent les Amazones ont eu un sort à part. Dans le cas de tous les autres peuples, en effet, le mythe et l'histoire ont leurs domaines propres [...] Mais quand il s'agit des Amazones, on énonce actuellement les mêmes récits que ceux des anciens, fantastiques et impossibles à croire [...]. Clitarque prétend que Thalestria est partie des Portes Caspiennes ou du Thermodon pour se rendre auprès d'Alexandre ; mais il y a plus de six mille stades de la Mer Caspienne au Thermodon ! (11.5.1 *sq.*).

À ce tableau du Pont mythique nous devons ajouter les **Hyperboréens**, attestés pour la première fois par Hérodote (4.43)<sup>19</sup>, évoqués dans le commentaire que Strabon fait à un passage d'Ératosthène (1.3.22) : Strabon les considère comme synonymes des « peuples du Nord », mais il dénie leur réalité géographique (7.3.1), quand leur mention

<sup>17</sup> Cf. 1.2.10 ; voir aussi 11.6.2 ; 13.1.16. Pour plus de détails, cf. l'ouvrage indispensable de J. D. P. Bolton, *Aristeas of Proconnesus*, Oxford, 1962 avec les remarques (et la datation « basse », du VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) d'A. Ivantchik, « On the dating of the Arimaspeia of Aristeas of Proconnesus », *VDI* 189, 1989, p. 29-49 (en russe, rés. en anglais) = « La datation du poème *l'Arimaspeia* d'Aristéas de Proconnèse », *AC* 62, 1993, p. 35-67, ainsi que, plus récemment, J. S. Romm, *The Edges of the Earth in Ancient Thought. Geography, Exploration, and Fiction*, Princeton, 1994, p. 67-77, et les synthèses bibliographiques de X. Gorbounova, « Arimaspoi », *LIMC supplementum* (1997), p. 529-534, et de M. Leventopoulou, « Gryps », *LIMC supplementum* (1997), p. 609-611.

<sup>18</sup> La tradition antique est partagée au sujet de l'emplacement des Amazones : Homère les situait en Asie Mineure (*Ilias* 3.188-189) et plus précisément en Lycie (*Ilias* 6.186) ; selon Hérodote (4.110 ; 9.27), on les trouverait sur le Thermodon, à Themiscyra (cf. Eschyle, *Prometheus uinctus* 721-725 ; Lysias, *Epitaphius* 4 ; Éphore 2a 70F 60b et 160a Jacoby = Ps. Scymnos F 16 Marcotte = *Anonymi Periplus Ponti Euxini* 45 et 29 ; Apollonius de Rhodes 2.995 avec le commentaire d'É. Delage, *La géographie dans les « Argonautiques » d'Apollonios de Rhodes*, Paris, 1930, p. 170-173 ; Diodore de Sicile 3.52.1 ; 4.28.1 ; Properce 3.11.13-14 ; Strabon 1.3.7 ; 2.5.24 ; Pomponius Méla 105 ; Pline l'Ancien 6.10 ; Quinte-Curce 6.5.24 ; Arrien, *Periplus Ponti Euxini* 15.3 ; *Bithynicorum fragmenta* 48 ; Appien, *Mithridatica* 78 et 371 ; Pausanias 1.2.1 ; Plutarque, *Vita Pompei* 35.3, etc.). Cela n'empêche guère le même Strabon (1.1.11 ; 11.5.1-2 - citant Théophraste, général de Pompée ; Strabon évoque également les témoignages de Métrodore de Scepsis et d'Hypsistrate d'Amisos) ainsi que Pomponius Méla 1.12 et 13 et Pline l'Ancien 6.35 et 39 de les placer également entre la mer Noire et la Caspienne alors qu'une autre tradition les situe au Nord, près du Tanais (Euripide, *Hercules* 408-410, Salluste, *Historiae* 3 fr. 73, etc.). On les mentionnait également en Thrace (cf. Hécateé de Milet 1A 1F 34 Jacoby = *Scholium ad Apollonium Rhodium* 2.946 ; Pindare, *Olympica* 8.47 ; Virgile, *Aeneis* 2.659-60) et même en Illyrie (Servius, *In Aeneidos libros* 1.243 ; 2.842). Pour une liste des occurrences littéraires et plastiques, cf. B. Graef, « Amazones », *RE* 1.2 (1894), col. 1754-1789 et P. Devambez, A. Kauffmann-Samaras, « Amazones », *LIMC* 1.1, 1981, p. 586-653. Pour une analyse complète, voir J. H. Blok, *The Early Amazons. Modern and Ancient Perspectives on a Persistent Myth*, Leiden, 1995 (EPRO 120) et, plus récemment, J. H. Bremer, « The Amazons in the imagination of the Greeks », *AntHung* 40, 2000, p. 51-59.

<sup>19</sup> Pour une première approche des sources littéraires et iconographiques, cf. H. Daebritz, « Hyperboreer », *RE* 9 (1916), col. 258-279, Ph. Zaphropoulou, « Hyperboroi », *LIMC supplementum* (1997), p. 641-643, l'analyse de J. S. Romm, *The Edges*, p. 60-67 et, récemment, T. Bridgman, *Hyperboreans. Myth and History in Celtic-Hellenic Contacts*, London, 2004 (Studies in Classics 7) ; pour une comparaison avec Strabon, retenons les témoignages de Pomponius Méla 3.36 et de Pline l'Ancien 4.89, 6.55, etc. ainsi que les allusions des poètes augustéens : Virgile, *Georgica* 3.196, 381, 4.517 *sq.* ; Horace, *Carmina* 2.20.17 ; Ovide, *Metamorphoses* 15.356.

vient de Pythéas. Mais les **Taures sont assurément réels**, cruels sacrificateurs de Grecs, qui ne sauraient échapper à tout lecteur ou spectateur d'Euripide (*Iphigenia Taurica*, 28 sq.) :

On trouve ici <à Chersonésos> le sanctuaire de la Vierge, une divinité qui a donné son nom au cap Parthénion précédant la ville d'une centaine de stades ; ce sanctuaire inclut le temple de la déesse et son antique idole. [...] Ce port était le lieu de rassemblement préféré des bandes de pillards qui se recrutaient dans la peuplade scythe des Taures ; les navigateurs qui venaient y chercher refuge tombaient entre leurs mains. (Strabon, 7.4.2)<sup>20</sup>.

Plus à l'Est, les **Hénioques**, rendus célèbres cette fois-ci par Eschyle (*Prometheus solutus*, frag. apud Eustathe, ad *Iliadem* 5.743) sont eux aussi la terreur des navigateurs grecs :

Après la Sindique et Gorgippia, on trouve sur la mer la côte des Achéens, des Zyges et des Hénioques. En général dépourvue de ports et montagneuse, elle fait partie du Caucase. Ses habitants vivent de piraterie. Ils usent à cet effet de petites embarcations étroites et légères faites pour recevoir au plus vingt-cinq hommes [...]. Les Grecs les appellent *camares*. On veut que cette Achaïe ait été colonisée par les Achéens de Phthiotide participant à l'expédition de Jason et l'Héniochie par des Laconiens sous le commandement de Rhécas et d'Amphistratos, les conducteurs des chars des Dioscures, de qui les Hénioques tiraient leur nom. Pour en revenir aux *camares*, ces peuples en équipent des flottilles, et, naviguant pour s'attaquer tantôt à des navires marchands, tantôt à un territoire ouvert ou même à une ville, ils détiennent la maîtrise de la mer. [...] (Strabon 11.2.12)<sup>21</sup>.

En vérité, à l'époque augustéenne, les Hénioques et les Achéens étaient bien connus comme pirates de cette mer<sup>22</sup>. Rappelons les vers d'Ovide qui s'adresse, dans sa sixième année d'exil, à Albinovanus Pedo (*Pontica* 4.10.25 sq.) :

*Scylla feris trunco quod latret ab inguine monstis,  
Heniochae nautis plus nocuere rates.  
Nec potes infestis conferre Charybdin Achaëis,  
ter licet epotum ter uomat illa fretum ;  
qui quamquam dextra regione licentius errant,  
securum latus hoc non tamen esse sinunt.*

Quoique Scylla aboie de son flanc mutilé par des monstres sauvages, les vaisseaux héniochiens ont nui plus qu'elle aux navigateurs. Tu ne peux pas non plus comparer Charybde, qui pourtant vomit trois fois la mer qu'elle avait engloutie trois fois, aux terribles Achéens : même s'ils vagabondent plus librement dans la partie droite <du Pont>, ils ne laissent pas pour autant notre côte gauche en sécurité.

Le peuple mythique aussi bien que réel le plus célèbre, qui a rendu le Pont-Euxin à l'œkoumène antique, est celui des **Colques** : ils constituent en effet la destination de l'un des trois voyages fondamentaux de l'épopée grecque, du moins d'après le premier livre de Strabon et d'après les textes scientifiques alexandrins qu'il reflète. Car si Ménélas va en Égypte et Ulysse en Italie, c'est vers l'extrême Nord-Est, au riche pays d'Aétès, que navigue Jason<sup>23</sup>:

<sup>20</sup> Cf. aussi le Ps.-Scymnos F 12 Marcotte = *Anonymi Periplus Ponti Euxini* 53.

<sup>21</sup> Voir aussi dans les énumérations de peuples de 1.11.8 ; 2.5.31 ; 11.2.1 ; 11.2.14 ; 11.5.6 ; 17.3.24. Aussi Pomponius Méla 1.110-111 ; Plin l'Ancien 6.12, 14, 16, etc.

<sup>22</sup> Pour la question de la piraterie dans la mer Noire antique, voir prochainement l'ouvrage consacré à ce sujet par D. Brand (en préparation). Pour le monde méditerranéen en général, cf., entre autres, Ph. de Souza, *Piracy in the Graeco-Roman World*, Cambridge, 2000.

<sup>23</sup> Pour les sources littéraires concernant la région, voir en principal D. Braund, *Georgia in Antiquity*, Oxford, 1994.

[...] Le pays est excellent et favorable à tous les fruits du sol, à l'exception du miel qui est en général amer, et il répond à tous les besoins de la construction des navires. [...] Les toiles de lin qu'on y tisse sont aussi réputées : en effet, on les exportait autrefois à l'étranger et certains <auteurs> qui veulent démontrer une parenté entre les Colchidiens et les Égyptiens se fondent sur cela. [...] 18. Le grand lustre dont brillait autrefois cette contrée est démontré par les mythes relatant dans leur langage détourné l'expédition guerrière que Jason aurait conduite jusqu'en Médie et avant elle celle de Phrixos... (Strabon 11.2.17-18).

Toutes ces mentions de peuples qu'on pourrait appeler, dans la perspective homérique de Strabon, « pré-historiques » (préhomériques) et « proto-historiques » (homériques), sont utiles à l'historien moderne dans la mesure où elles reflètent la science et l'image qu'un savant grec du début de l'Empire se faisait de l'histoire ancienne de cette mer. S'inscrivant dans la tradition géographique hellénistique qui associait aux recherches ethnographiques contemporaines l'« archéologie » des mythes, Strabon est pour nous non seulement un manuel de géographie mais aussi, indirectement et sans qu'il l'ait voulu, un manuel d'histoire de la géographie pontique, jusqu'à l'époque augustéenne<sup>24</sup>. D'autant plus intéressants s'avèrent pour nous les parallèles avec les chorographies de Pomponius Méla et de Pline l'Ancien, ses successeurs immédiats qui n'ont pas connu les écrits du géographe d'Amasie mais qui ont utilisé des sources géo-historiques plus ou moins apparentées aux siennes.

#### QUAND LE PONT DEVIEN « EUXIN » : HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE DES PEUPLES PONTIQUES

*Les périple et leur peuples - une tradition pré-ethnographique* : Après le « Pont Axin » des voyages mythiques transposés en poésie, c'est le « Pont Euxin » des colonies grecques qui intéresse la science archaïque et classique. C'est une « géographie empirique » qui enregistre, dans ce qui pour nous pourrait ressembler à des instructions de navigation ou des itinéraires, ultérieurement restructurés dans des guides touristiques et des voyages littéraires, des listes de peuples, de villes, de cours d'eau, d'accidents du relief et des distances utiles à celui qui tenterait le cabotage de cette mer. Nous pensons, en premier lieu, aux « périple », ou, pour parler avec les Latins, aux « circumnavigations » : les remarques, d'abord orales, puis écrites, que les marins qui exploraient une côte ou réalisaient une course « habituelle » vers un centre d'échanges commerciaux (*emporium*) situé en pays barbare sont, peu à peu, sorties de leur milieu professionnel. De même que les modernes ont fait des « journaux de bord » un genre littéraire, les « périple » sont devenus pour les anciens la base de leur science géographique ; en effet, quand on lit le texte du **Pseudo-Scylax** (la description la plus ancienne qui nous soit conservée du pourtour de la Méditerranée), on ne doit pas s'attendre à un parcours enregistré par des marins pour l'usage des marins, ni à un guide rédigé par un voyageur pour quelqu'un qui tenterait de contourner l'œkoumène ou atteindre une de ses parties<sup>25</sup>. Nous avons peut-être affaire à un texte compilé par un érudit athénien<sup>26</sup> à partir d'autres textes (eux-mêmes des périple

<sup>24</sup> Voir, par exemple, le corpus des auteurs cités par Strabon dans sa description des Thraces méridionaux, qui couvre pratiquement toute la littérature grecque jusqu'à son époque : cf. K. Boshnakov, *Die Thraker südlich vom Balkan in den Geographika Strabos*, Franz Steiner Verlag, 2003 (Palingenesia 81).

<sup>25</sup> Le « tourisme outre-mer » n'existait guère avant l'époque hellénistique, c'est un fait prouvé depuis longtemps. Voir, sur la question du voyage dans l'Antiquité, entre autres, J.-M. André, M. F. Baslez, *Voyager dans l'Antiquité*, Paris, 1993. Pour le monde romain, voir R. Chevallier, *Voyages et déplacements dans l'Empire Romain*, Paris, 1988 et, avec bibliographie plus récente, *Travel and Geography in the Roman Empire*, éd. C. Adams, R. Laurence, London-New York, 2001.

<sup>26</sup> Voir le raisonnement de D. Marcotte, « Le Périple dit de Scylax. Esquisse d'un commentaire épigraphique et archéologique », *BollClass* ser. 3, fasc. 6, 1986, p. 166-182 (p. 168 sq.) ; voir aussi, à propos de la fondation de l'Athénien Callistratos, P. Counillon, « Datos en Thrace et le Périple du Pseudo-Scylax », *REA* 100, 1998, p.

« cultes », des catalogues de peuples ou de villes, éventuellement des relations de voyage, etc.) qui circulaient en grand nombre à l'époque de l'Antiquité. Les allusions d'Aristophane prouvent la fréquence de ces textes et la connaissance qu'en avait son public qui pouvait savourer ces plaisanteries<sup>27</sup> : dans les *Grenouilles* (v. 108-115), Dionysos demande à Héraclès le « périple » vers le Hadès : « ports, boulangeries, lupanars, haltes, bifurcations, fontaines, routes, cités, logements, hôtelleries où il y a le moins de punaises »<sup>28</sup>.

La partie consacrée à la mer Noire dans le périple du Pseudo-Scylax pose trop de problèmes philologiques et historiques, en plus de ceux de l'ouvrage en général<sup>29</sup>, pour que nous puissions les aborder ici. Mentionnons seulement la division entre l'Europe et l'Asie établie sur le Tanais<sup>30</sup> ainsi que la différence sensible (même si elle est parfaitement justifiée par l'histoire<sup>31</sup>) entre une côte européenne marquée majoritairement par des πόλεις Ἑλληνίδες<sup>32</sup> et une côte asiatique des ἔθνη barbares, souvent impossibles à identifier, où aucun repère de relief ou de distance ne nous est offert :

§ 67 Il y a, dans en Pont, en **Thrace**, les villes grecques suivantes : Apollonia, Mesembria, | § 70 [Asia]. Au fleuve Tanais commence l'Asie. [Sauromates]. Et son premier peuple, dans le

55-67. Sur les périples en général, voir la synthèse de R. Güngerich, *Die Küstenbeschreibung in der griechischen Literatur*, 2<sup>e</sup> éd., Münster, 1975 (1<sup>ère</sup> éd. 1950).

<sup>27</sup> Parmi les périples qui concernaient le Pont-Euxin et qui auraient pu circuler à l'époque d'Aristophane, mentionnons les ouvrages de Scylax (cf. Hérodote 4.44, *Scholia ad Ps. Scylacem* 1 = Jacoby *FGrHist* 3c 709T 3b, Marcien d'Héraclée, *Epitomé Menippi* 2, Suda s.u.), de Philéas (cf. Avienus, *Ora maritima* 43-44, Marcien d'Héraclée, *Epitomé Menippi* 2 ; voir également la synthèse de F. Gisinger, « Phileas », *RE* 19.2 (1938), col. 2133-2135) ou de Damastès (cf. Agathémère, Γεωγραφίας ὑποτύπωσις 1 Müller, etc.) ainsi que le « circuit » (périodos) d'Hécateé de Milet (cf. *testimonia* chez Jacoby, *FGrHist* 1 T1).

<sup>28</sup> Cette parodie des genres géographiques nous paraît d'autant plus intéressante qu'elle apparaît indépendamment à des époques différentes et qu'elle nous renseigne d'une manière certaine sur la culture et les habitudes littéraires du public visé par l'auteur comique : nous avons proposé ailleurs une comparaison avec l'« Itinéraire de Pantin au mont Calvaire, en passant par la rue Mouffetard, le faubourg St. Marceau, le faubourg St. Jacques, le faubourg St. Germain, les Quais, les Champs-Élysées, le Bois de Boulogne, Neuilly, Suresne, et revenant par St. Cloud, Boulogne, Auteuil, Chaillot, etc. ou Lettres inédites de Chactas à Atala, ouvrage écrit en style brillant et traduit pour la première fois du bas-breton, sur la neuvième édition, par. M. De Chateauterne ». Le sous-titre de cet ouvrage est d'ailleurs extrêmement édifiant sur les habitudes des auteurs de ce genre de descriptions : « Moyen de parvenir en littérature ou, *Mémoire à consulter* sur une question de *propriété littéraire*, dans lequel on prouve que le *sieur* Malte-Brun, se disant *Géographe danois*, a copié *littéralement* une grande partie des œuvres des MM. Lacroix, Pinkerton, Walckenaer, ainsi qu'une partie de celles des MM. Gosselin, Puissant, Langlès, Solvyns, etc ! etc ! et les a fait *imprimer* et *débiter* sous son nom ; et dans lequel on discute cette question importante pour le commerce de la librairie : 'Qu'est ce qui distingue le *plagiaire-copiste* du simple *contrefacteur*... ? ».

<sup>29</sup> Voir le débat sur l'identification de l'auteur et la datation de l'œuvre qui a opposé A. Peretti, *Il Periplo di Scilace. Studio sul primo portolano del Mediterraneo*, Pise, 1979 et « Dati storici e distanze marine nel Periplo di Scilace », *SCO* 38, 1988, p. 13-137, et D. Marcotte, « Le Périple ». Pour le Pont-Euxin, voir l'édition accompagnée d'un commentaire par P. Counillon (Bordeaux, 2004).

<sup>30</sup> La coexistence, chez Eschyle, des deux conceptions sur la frontière entre les deux continents (Phasis, dans *Prometheus uinctus* 729-735 et Tanais dans *Prometheus solutus* fr. 1) empêche toute argumentation des modernes sur l'antériorité d'une conception par rapport à l'autre, telle qu'elle était défendue par Agathémère 1.3 Müller. Voir, à cet égard, après la discussion de E. H. Bunbury, *A History of Ancient Geography*, London, 1879 (réimpr. Amsterdam, 1979), vol. 1, p. 150 sq., l'étude d'E. Olhausen, *Einführung in die historische Geographie der alten Welt*, Darmstadt, 1991, p. 65 sq., et la synthèse de Ph. G. Kaplan, *Multiple Geographies : The Greek View of Asia in the Archaic Period*, PhD, Pennsylvania, 1999 (inédit), p. 27-31.

<sup>31</sup> Cette différence se maintient même à l'époque romaine, comme on le voit, *infra*, grâce, entre autres, à Strabon.

<sup>32</sup> Sur le sens de cette expression, voir, dernièrement, les travaux du centre danois d'études sur la πόλις dirigé par Mogens Herman Hansen qui ont abouti à la publication d' *An Inventory of Archaic and Classical Poleis*, Oxford, 2004.

Odèsos, Kallatis, et [le fleuve] Istros<sup>33</sup>. La navigation le long des côtes de la Thrace, du fleuve Strymon jusqu'à Sestos dure deux jours et deux nuits, de Sestos jusqu'à l'embouchure du Pont deux jours et deux nuits et de l'embouchure du Pont jusqu'au fleuve Istros trois jours et trois nuits. L'ensemble de la navigation au long des côtes de la Thrace, du fleuve Strymon jusqu'au fleuve Istros, prend huit jours et huit nuits. § 68 [La Scythie. Les Taures]. Après la Thrace, il y a le peuple <des> **Scythes** et [les villes grecques suivantes] sur leur territoire : ... le fleuve Tyris, la ville Niconion, la ville Ophioussa<sup>34</sup>. En Scythie, le peuple <des> **Taures** habite le promontoire du continent, car il y a un promontoire qui s'avance dans la mer...

Pont, est celui des **Sauromates**. Le peuple des Sauromates est *soumis aux femmes* (γυναικοκρατούμενον)<sup>35</sup>. §71 [Maéotes]. Les voisins des **Hommes soumis aux femmes** (Γυναικοκρατούμενων) sont les **M(a)éotes**. § 72 [Sindoï]. Après les M(a)éotes, il y a le peuple des **Sindes**. En effet, ceux-ci s'étendent au-delà du Lac <Méotide> et il y a, chez eux, les villes grecques suivantes : la cité de Phanagoros, Képoi, le Port Sindique, Patous. § 73 [Kerkètes]. Après le Port Sindique, il y a le peuple des **Kerkètes** ou des **Torètes** § 74 et la ville grecque Torikos <avec> un port. § 75 [Achéens]. Après les Torètes, il y a le peuple des **Achéens**. § 76 [Hénioches]. Après les Achéens, le peuple des **Hénioches**. § 77 [Koraxes] <Après les Hénioches, le peuple des **Koraxes**>...

*Les périples pontiques de la haute époque romaine :*

Au moins un texte poursuit, au début de l'époque romaine et pour la région qui nous intéresse, la tradition de cette géographie « unidimensionnelle », qu'elle soit sous la forme d'un texte ou d'une « carte »<sup>36</sup> ; nous pensons à **Ménippe de Pergame**, auteur « du

<sup>33</sup> L'absence de la ville d'Istros dans le périple du Pseudo-Scylax représenterait une des omissions les plus surprenantes du texte. Nous proposons néanmoins d'y voir la faute d'un éditeur antique ou d'un copiste : tout d'abord, le premier auteur n'aurait pas intégré, à une liste de πόλεις Ἑλληνίδες, un fleuve (à moins qu'il n'ait écrit « Istros, ville et fleuve », comme le fera, e.g., à propos de Kios en Mysie, § 93). Deuxièmement, Istros est désigné comme « fleuve » à plusieurs reprises, ce qui aurait pu entraîner un *lapsus calami* ou une correction volontaire : tout d'abord à propos du peuple istrien (§ 20 « Après les Énètes, il y a le peuple des Istriens et le fleuve Istros. Ce fleuve se verse également dans le Pont... ») ; ensuite, il est mentionné au début de la description de la Thrace (§ 67 « La Thrace s'étend à partir du fleuve Strymon jusqu'au fleuve Istros, dans le Pont-Euxin »), et, comme on l'attendait, à la fin, lors des distances récapitulatives de la côte (cf. notre traduction) ; l'auteur le mentionne également pour une distance jusqu'à la pointe de la Crimée (§ 68) aussi bien que dans son classement des fleuves européens (§ 69). Pour d'autres solutions envisagées, voir les références bibliographiques de P. Counillon, *Le périple*, p. 71 sq.

<sup>34</sup> Le texte est irrémédiablement corrompu, malgré les tentatives de reconstruction de C. Müller que nous avons adoptées dans notre traduction : comment expliquer le fait qu'un géographe commence une énumération placée sous le titre de πόλεις Ἑλληνίδες par un fleuve ? Comment justifier l'absence de la ville et du fleuve Borysthénès, d'autant plus que ce nom était connu aux Grecs dès le VIII<sup>e</sup> s. av. J.-C. (chez Eumèle de Corinthe) et que c'était le principal repère pontique du Père de l'histoire ?

<sup>35</sup> Nous préférons traduire ce terme, considérant qu'il ne s'agit pas d'un ethnonyme mais d'un qualificatif ethnographique. Voir aussi Diodore de Sicile 2.45.1 (le peuple des Amazones) et 3.53.1. La valeur d'ethnonyme est cependant présente, dans la géographie humaine la même région, chez le Ps.-Scymnos (v. 884 Diller), peut-être d'après Éphore, 2a 70F 160a Jacoby.

<sup>36</sup> Nous ne revenons pas à la question, trop compliquée pour la modeste présentation actuelle, de l'existence des « cartes » à l'époque de l'antiquité. Nous renvoyons notre lecteur au débat entre « l'école traditionnelle » (représentée, entre autres, par C. Nicolet, *L'Inventaire du monde*, Paris, 1988 ; voir aussi les remarques de D. Marcotte, dans sa *Préface* aux *Géographes grecs* I, Les Belles Lettres, 2000) et « l'école nouvelle » (représentée, en particulier, par P. Arnaud, *La cartographie à Rome*, Thèse d'Etudes Latines, Université Paris IV, 1990 (inédite) qui applique la théorie « psychopédagogique » de P. Janni, *La Mappa e il periplo : cartografia antica e spazio odologico*, Rome 1984). Contentons-nous de préciser qu'à notre sens l'existence des cartes antiques dépend exclusivement de ce que l'on entend par « carte » : si nous pensons à des représentations de l'espace, accompagnées éventuellement d'une échelle, utilisables sur le terrain dans des régions précises, les cartes antiques n'ont pas existé. (Bien évidemment, l'éventuelle véridicité du tesson de céramique « classique » connu désormais sous le nom de « mappa di Soletto » ainsi que toute autre découverte du même genre pourraient montrer que nous avons tort). Mais si l'on fait référence aux représentations qu'on pourrait appeler

guide le plus sûr du voyageur en mer » (Crinagoras de Mytilène, *Anthologia Graeca* 9.559). Le fragment conservé par Marcien d'Héraclée concerne le littoral méridional du Pont, qui sera, un siècle plus tard, décrit dans le périple d'Arrien (peut-être d'après Ménippe lui-même ou de ses sources<sup>37</sup>) : nous disposons ainsi de deux descriptions précises de la côte anatolienne sous le Haut Empire, toutes les deux intéressantes pour l'historien et l'archéologue de la région, aussi bien que pour le philologue et l'historien de la géographie grecque d'époque romaine<sup>38</sup>.

Ménippe de Pergame résumé par Marcien d'Héraclée	Arrien
... Du sanctuaire de Zeus Ourios jusqu'au fleuve Rhébas, il y a 90 stades. De Rhébas jusqu'au cap Mélaina, 150 stades. <Du cap Mélaina jusqu'au fleuve et au fort Artane, 150>. Ce lieu possède également un petit port pour les embarcations ; il y a également une petite île qui protège le port. Du fleuve Artanos jusqu'au fleuve et au fort Psillios il y a 140 stades. Du fleuve Psillios jusqu'au port et au fleuve de Calpa, il y a 210 stades ; cet <i>emporium</i> appartient aux Héracléotes et possède un fleuve et un port bon. Du fleuve Calpa jusqu'à l'île Thynias, il y a 60 stades. De l'île Thynias jusqu'au fleuve navigable Sangarius, il y a 200 stades. ...	§ 17 ... Partant du Sanctuaire, pour celui qui navigue vers la droite : le fleuve Rhébas est à 90 stades du Sanctuaire de Zeus. Ensuite l'ainsi dit <i>Promontoire noir</i> (cap Mélaina), à 150 stades. Du cap Mélaina jusqu'au fleuve Artane, où il y a aussi un refuge pour les petits navires, devant le temple d'Aphrodite, encore 150 stades. D'Artane jusqu'au fleuve Psilis, 150 ; les petites embarcations peuvent ancrer devant un rocher qui s'élève non loin de l'embouchure du fleuve. D'ici jusqu'au port Calpè, il y a 210 stades. Xénophon l'Ancien a déjà présenté l'emplacement du port de Calpè, comment sont le refuge, les sources avec leur eau froide et limpide, les forêts au bord de la mer avec leur bois pour la fabrication des navires et leurs animaux sauvages ...

Le deuxième texte auquel tout historien de la géographie antique doit désormais faire référence est, de plus, une des sources principales de Strabon pour la mer Noire (et même pour les autres parties de la Méditerranée<sup>39</sup>). En effet, avant l'exceptionnelle découverte papyrologique de ses fragments sur l'Espagne<sup>40</sup>, **Artémidore d'Éphèse** n'était, pour les scientifiques modernes, qu'un nom et quelques bribes de tradition indirecte<sup>41</sup>, principalement strabonienne et lexicographique byzantine. Désormais, s'il est encore

« unidimensionnelles » ou « unidirectionnelles », ayant comme fin la représentation graphique d'une succession de repères nautiques ou terrestres, comme le Bouclier de Doura-Europos et la Table de Peutinger, ou bien aux représentations « bidimensionnelles » (c'est-à-dire qui placent les toponymes à gauche/à droite/en haut/en bas les uns par rapports aux autres), comme la carte d'Artémidore d'Éphèse, et dont le but était la recherche et l'enseignement/la documentation, on peut, à juste titre, parler d'une « cartographie » antique.

<sup>37</sup> Cf., à cet égard, la discussion et la bibliographie du dernier éditeur de Ménippe, A. Diller, *The Tradition of the Minor Greek Geographers*, American Philological Association, 1952, p. 147 sq. Pour Arrien, voir l'édition de A. Silbermann, Les Belles Lettres, 1995.

<sup>38</sup> Pour la comparaison de ces périple, voir surtout D. R. Wilson, *The Historical Geography*, p. 259 sq.

<sup>39</sup> E.g., pour l'Espagne (dans le livre 3 - 3.1.4 ; 3.1.5 ; 3.2.11 ; 3.4.3 ; 3.4.17 ; 3.5.1 ; 3.5.5 ; 3.5.7), où Strabon utilise également les renseignements des autres autorités géographiques de l'époque, Polybe et Posidonius.

<sup>40</sup> Voir C. Gallazzi, B. Kramer, « Artemidor im Zeichensaal. Eine Papyrusrolle mit Text, Landkarte und Skizzenbüchern aus späthellenistischer Zeit », *Archiv für Papyrusforschung* 44, 1998, p. 189-208 (résumé par B. Kramer dans « The Earliest Known Map of Spain (?) and the Geography of Artemidorus of Ephesus on Papyrus », *Imago Mundi* 53, 2001, p. 115-120.

<sup>41</sup> Cf. *apud* C. Müller, *Geographi Graeci Minores* ; voir également l'article de synthèse de R. Stiehle, « Der Geograph Artemidoros von Ephesos », *Philologus* 11, 1886, p. 193-244.

difficile à savoir à quel genre géographique précis (périple, période<sup>42</sup> ou plutôt, comme l'indiquerait le titre, géographie/chorographie<sup>43</sup>?) l'érudit alexandrin aurait voulu rattacher ses Γεωγραφούμενα, le brouillon de la carte qui précédait sa description hispanique prouve définitivement l'usage des « cartes » par les scientifiques antiques.

Regardons de plus près les données pontiques d'Artémidore : c'est vraisemblablement lui le premier à préciser la distance entre Cypséla sur l'Hèbre et les Cyanées au-delà de Byzance (Strabon 7a.1.57). L'importance historique de ce renseignement est évidente : la *uia Egnatia*, la *highway* qui unissait l'Occident à l'Orient, comptait assurément son dernier milliaire à Cypséla, mais elle continuait, manifestement dès la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., jusqu'à Byzance<sup>44</sup>. Néanmoins, les historiens de la géographie antique doivent être également intéressés par cette citation de Strabon : Artémidore ne faisait donc pas simplement une remise en forme de l'information géographique préexistante dans ses sources, mais aussi (et peut-être surtout) un travail de mise à jour des connaissances sur une nouvelle oekoumène. Il serait ainsi le continuateur de Polybe et le prédécesseur de Posidonius et de Strabon, en tant que représentant d'une science géographique de langue grecque mais de contenu romain.

#### LES CONQUÊTES ROMAINES ET LE PROGRES DE LA GEOGRAPHIE : TOPOS LITTERAIRE OU REALITE HISTORIQUE ?

Pour la région de la mer Noire, la précipitation des événements militaires et politiques pendant le I<sup>er</sup> s. av. J.-C. a fait de Strabon le premier témoin de ce nouvel ordre. C'est d'ailleurs le géographe pontique lui-même qui, s'inscrivant dans la tradition d'un Ératosthène, « bénéficiaire » des conquêtes d'Alexandre, insiste, à plusieurs reprises, sur l'intérêt scientifique des dernières campagnes aux confins de l'œkoumène<sup>45</sup> :

<sup>42</sup> Le mot **περίοδος** désignait « le chemin (ὁδός) autour (περί) » que faisaient les astres sur la voûte (d'où le sens temporaire de notre « période ») mais aussi le « circuit » d'un voyageur autour de la Terre, ainsi que la représentation écrite (en texte ou en carte) de ce parcours. La « période », distinguée à l'origine de la « périégèse » (qui désignait le « circuit détaillé » d'une région bien précisée, ayant comme origine le verbe **περιηγείσθαι**, « faire faire à quelqu'un le tour de quelque chose ») finit par être confondue avec celle-ci (probablement à partir du moment où Denys d'Alexandrie étend aux dimensions de l'œkoumène sa « périégèse » - *Description du monde entier* - de grand succès). Voir, pour plus de détails sur tous les mots de la géographie antique, l'*Introduction* de D. Marcotte aux *Géographes grecs*, citée *supra*.

<sup>43</sup> Pour la définition de la « chorographie » ainsi que de la « géographie », nous renvoyons notre lecteur au début de l'œuvre de Ptolémée et aux commentaires de ce texte chez P. Arnaud, *La cartographie*, p. 14 *sq.*, et D. Marcotte, *Introduction*, p. LV *sq.*

<sup>44</sup> Voir, à cet égard, les travaux de F. W. Walbank, dont nous rappelons principalement « *Via illa nostra militaris* : some thoughts on the Via Egnatia », dans *Althistorische Studien Hermann Bengtson zum 70. Geburtstag*, éd. K. Stroheker, G. Walser, Wiesbaden, 1983 (Historia Einzelschriften 40), p. 131-147, et « *Via Egnatia* : Its Original Scope and Date », dans *Studia in honorem Ch. M. Danov*, éd. M. Tacheva, Sofia, 1984, p. 458-464. Sur la problématique de la frontière romaine sur l'Hèbre, voir l'étude de L. D. Loukopoulou, « *Provinciae Macedoniae Finis Orientalis* : The Establishment of the Eastern Frontier », *Two Studies in Ancient Macedonian Topography*, éd. M. B. Hatzopoulos, L. D. Loukopoulou, Athens, 1987 (Meletemata 3), p. 63-100. Pour une description de la *uia Egnatia* jusqu'à Byzance (suite à un voyage moderne), voir F. O'Sullivan, *The Egnatia Way*, Harrisburg, 1972.

<sup>45</sup> Les géographes latins du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. feront de même : Pomponius Méla (3.49) mentionnera l'amélioration de la connaissance géographique de la Bretagne grâce à une expédition militaire romaine de son temps (probablement de 43 apr. J.-C.). Pline l'Ancien tira profit des renseignements apportés par Corbulo, le général de Néron, en Arménie (*e.g.* 2.180, 5.83, 6.23).

Sur le rapport entre tradition géographique grecque et réalité historique romaine chez Strabon, voir désormais D. Braund, « Greek Geography and Roman Empire : the Transformation of Tradition in Strabo's Euxine », *Strabo's Cultural Geography*, éd. D. Dueck, H. Lindsay, S. Potheary, Cambridge, 2005, p. 216-234. Pour Pomponius Méla, nous renvoyons aux travaux d'A. Silberman, « Le premier ouvrage latin de

En effet, de nos jours même, l'empire des Romains et celui des Parthes ont beaucoup ajouté à notre connaissance <géographique>, de même que, jadis, l'expédition d'Alexandre, comme le souligne Ératosthène : Alexandre nous a révélé une grande partie de l'Asie et tout le nord de l'Europe jusqu'à l'Istros ; les Romains, tout l'ouest de l'Europe jusqu'au fleuve Elbe qui divise en deux la Germanie, ainsi que les régions au-delà de l'Istros et jusqu'au fleuve Tyras ; celles qui sont situées encore au-delà, jusqu'aux M(a)éotes et au littoral qui finit en Colchide, nous ont été rendues connues par Mithridate surnommé Eupator et par ses lieutenants ; [...]. Ainsi avons-nous plus à dire que nos prédécesseurs (1.2.1)<sup>46</sup>...

#### *Les Romains à l'embouchure de l'Istros :*

Quels pourraient être les événements auxquels Strabon pense en parlant de l'avancée des Romains jusqu'à l'Istros et même au-delà, jusqu'à Tyras (actuellement Dniestr) ? Nous sommes, certainement, à une date assez proche de l'année où le poète Ovide était relégué dans la dernière région entrée sous la domination romaine : *haec est Ausonio sub iure nouissima uixque/ haeret in imperii margine terra tui* (*Tristia* 2.199-200), mais bien avant la transformation du royaume odryse en province romaine<sup>47</sup>. Comment traduire ces mentions en termes de chronologie romaine pontique ?

Elles pourraient difficilement faire référence à l'époque des alliances illustrées par le **traité entre Rome et Callatis**, resté, probablement, sans lendemain<sup>48</sup>. C'est **Mithridate VI Eupator** qui amènera véritablement les Romains dans la mer Noire : la côte occidentale, liée au roi du Pont par un système d'accords militaires révélés, un à un, par la numismatique et l'épigraphie<sup>49</sup>, reviendra à **M. Licinius Lucullus Terentius Varron**, gouverneur de

géographie : la Chorographie de Pomponius Méla et ses sources grecques », *Klio* 71, 1989, p. 571-581, et « Les sources de date romaine dans la Chorographie de Pomponius Méla », *RPb* 60, 1986, p. 239-254, ainsi qu'à son édition parue chez les Belles Lettres.

<sup>46</sup> Voir les exemples précis où Strabon exploite l'information historique provenant des historiens des guerres mithridatiques pour le bénéfice de la science géographique : 2.1.16 ; 7.3.17-18 ; 7.4.3 sq. ; 12.2.13, etc.

<sup>47</sup> Sur cette période, voir, entre autres, la synthèse de B. Gerov, « Die Grenzen der römischen Provinz Thracia bis zur Gründung des Aurelianusischen Dakien », *ANRW* II.7.1 (1979), p. 212-240.

<sup>48</sup>Cf. A. Avram, *Der Vertrag zwischen Rom und Kallatis. Ein Beitrag zum römischen Völkerrecht*, Amsterdam, 1999 (avec commentaire sur les interprétations antérieures) ; *Idem*, *ISM* III 1 et p. 42 sq. ; *Idem*, « Callatis », *Ancient Greek Colonies in the Black Sea Area*, éd. D. V. Grammenos, E. K. Petropoulos, vol. III, sous presse, toujours pour une datation entre 106 et 101/100 av. J.-C. Voir également, plus récemment, la proposition de J. L. Ferrary, « L'essor de la puissance romaine dans la zone pontique », à paraître dans les *Actes* du colloque « Cités grecques, sociétés indigènes et empires mondiaux dans la région nord-pontique : origines et développement d'une *koïnè* politique, économique et culturelle (VII<sup>e</sup> s. a. C. - III<sup>e</sup> s. p. C.) », Bordeaux, 14-16 novembre 2002, avec une datation entre 110 et 106 av. J.-C. *Contra*, L. Ruscu, *Relațiile externe ale orașelor grecești de pe litoralul românesc al Mării Negre*, Presa Universitară Clujeană, 2002, p. 127-141, qui revient à la date 72/71 av. J.-C., défendue auparavant en principal par D. M. Pippidi. *Contra*, A. Suceveanu, « Sugli inizi della dominazione romana in Dobrogiia. Punti di vista e controversie », *QC* 2, 1980, p. 469-499 ; *Idem*, « Πρώτος καὶ μέγιστος (βασιλεύς) τῶν Θράκης βασιλέων : IGB I<sup>2</sup>, 13, Z.22-23 », *Tyche* 13 (1998), p. 238-241, qui soutient une datation au début du Principat.

<sup>49</sup> Des témoignages en ce sens sont connus depuis plusieurs décennies (cf., entre autres, E. Salomone Gaggero, « Relations politiques et militaires de Mithridate VI Eupator avec les populations et les cités de la Thrace et avec les colonies grecques de la mer Noire occidentale », *Pulchre* 2, 1978, p. 294-305) et ils deviennent toujours plus nombreux : après les découvertes numismatiques (cf. F. de Callataÿ, *L'histoire des guerres mithridatiques vue par les monnaies*, Louvain-la-Neuve, 1997, p. 256-257), c'est l'épigraphie qui a prouvé la présence des garnisons mithridatiques dans les villes grecques nord et ouest pontiques (voir la liste des stratèges dressée par A. Avram, « La défense des cités en mer Noire à la basse époque hellénistique », *Citoyenneté et participation à la basse époque hellénistique*, éd. P. Fröhlich et Ch. Müller, Paris, 2005, p. 163-182 (p. 169-171), avec bibliographie). Le décret d'Olbia (no. 7 dans cette liste) a été dernièrement publié par V. V. Krapivina et P. D. Diatropov dans la revue *VDI* 1, 2005, p. 67-73. Voir également le commentaire d'A. Avram dans *BE* 2005 (sous presse).

Macédoine et frère du célèbre vainqueur de Mithridate. Son expédition de **72/71 av. J.-C.** apportera, peut-être pour la première fois, aux oreilles du peuple de Rome les noms des cités grecques de la région. Son inventaire triomphal nous est connu par au moins deux traditions :

1. Une énumération des villes **ἐν δεξιᾷ τοῦ Πόντου** (Appien, *Illyrica* 85) :

Μυσσοὺς δὲ Μάρκος μὲν Λεύκολλος, ὁ ἀδελφὸς Λικινίου Λευκόλλου, τοῦ Μιθριδάτη πολεμήσαντος, κατέδραμε, καὶ ἐς τὸν ποταμὸν ἐμβαλῶν, ἐνθα εἰσὶν Ἑλληνίδες ἕξ πόλεις Μυσοῖς πάροιχοι, Ἰστρος τε <καὶ Καλλάτις> καὶ Διονυσόπολις καὶ Ὀδησσὸς καὶ Μεσημβρία <καὶ Ἀπολλωνία>, ἐξ ἧς ἐν Ῥώμῃ [ἐκ Καλατίδος] μετήνεγκε τὸν μέγαν Ἀπόλλωνα, τὸν ἀνακείμενον ἐν τῷ Παλατίῳ.

Contre les Mysiens est descendu Marcus Lucullus, le frère de Licinius Lucullus qui conduisait la guerre avec Mithridate ; il s'est avancé vers l'Istros. Il y a là-bas six villes grecques voisines des Mysiens : **Istros et <Kallatis> et Dionysopolis et Odessos et Mesembria <et Apollonia>** ; de là [de Kalatis] il a transporté à Rome le grand Apollon qui a été consacré sur le Palatin<sup>50</sup>.

Comme l'ont déjà bien remarqué les éditeurs d'Arrien, ce texte du II<sup>e</sup> s. après J.C. est particulièrement proche de la description géographique, elle aussi **ἐν δεξιᾷ τοῦ Πόντου**, de Strabon 7.6.1<sup>51</sup> qui évoquait, au passage, la même campagne militaire, pour rappeler à son lecteur l'événement à l'occasion duquel on avait pu entendre parler à Rome d'Apollonia :

ἔστιν οὖν ἀπὸ τοῦ ἱεροῦ στόματος τοῦ Ἰστροῦ ἐν δεξιᾷ ἔχοντι τὴν συνεχῆ παραλίαν Ἰστρος πολίχμιον ἐν πεντακοσίοις σταδίοις, Μιλησίῳ κτίσμα• εἶτα Τόμις, ἕτερον πολίχμιον ἐν διακοσίοις πεντήκοντα σταδίοις• εἶτα πόλις Κάλλατις ἐν διακοσίοις ὀγδοήκοντα, Ἡρακλεωτῶν ἀποικος• εἶτ' Ἀπολλωνία ἐν χιλίοις τριακοσίοις σταδίοις, ἀποικος Μιλησίῳ, τὸ πλεον τοῦ

Partant de la Bouche Sacrée de l'Istros et ayant à main droite la ligne continue du rivage, on a, à 500 stades, **la petite ville d'Istros**, une fondation milésienne. Puis vient **Tomis, autre petite ville**, à 250 stades, puis **la cité de Callatis**, colonie des Héracléotes, à 280 stades. Ensuite **Apollonia**, colonie milésienne, à 1300 stades : la majeure partie de l'agglomération a été bâtie dans une petite île qui abrite le sanctuaire d'Apollon d'où Marcus Lucullus a enlevé la statue colossale d'Apollon, œuvre de

<sup>50</sup> Pour la compréhension de ce passage situé à la fin du livre d'*Illyrica* d'Appien, il est indispensable de prendre en compte l'apparat critique de P. Viereck et d'A. G. Roos (rééd. E. Gabba, Teubner, 1962) : les toponymes Kallatis et Apollonia ont en effet été ajoutés par A. G. Roos d'après l'« Itinéraire d'Antonin » et le texte de Strabon 7.6.1, cité *infra*. Un manuscrit au moins enregistrait la leçon « quatre » pour l'adjectif numéral cardinal « six », suite à une révision ultérieure des modifications faites dans la liste des toponymes. La corruption **ἐν Καλατίδος**, éliminée par les éditeurs, est assez facilement explicable : en effet, il ne faut pas croire à une tradition faisant venir la statue d'Apollon de Callatis plutôt que d'Apollonie ; il nous semble plus probable que les copistes (ou l'historien lui-même, reproduisant sa source) aient confondu **Καλάμιδος** (le nom du sculpteur, cf. Strabon 7.6.1, toujours au génitif) et **Καλλάτιδος**, le nom d'une des cités qu'ils aurait pu reproduire par un *lapsus calami* de la ligne antérieure où le toponyme aurait été intégré à la liste des six villes. Les deux toponymes « en litige » pour la provenance du colosse d'Apollon auraient été supprimés ultérieurement par un correcteur soucieux de retrouver une logique du texte.

Concernant ce texte, difficilement compréhensible dans le cadre de ce livre d'Appien et de sa chronologie, nous renvoyons à l'article de G. Marasco, « L'Illyriké di Appiano », *ANRW* II.34.1, p. 463-495, (et, plus généralement, aux études de B. C. McGing, K. Brodersen et I. Hahn-G. Németh du même recueil).

<sup>51</sup> Comme l'ont fait d'ailleurs tous les éditeurs qui ont accepté les modifications du texte d'Appien indiquées plus haut.

κτίσματος ἰδρυμένον ἔχουσα ἐν νησίῳ  
 τιλί, [ῥπου] ἱερὸν τοῦ Ἀπόλλωνος, ἐξ οὗ  
 Μάρκος Λεύκολλος τὸν κολοσσὸν ἦρε καὶ  
 ἀνέθηκεν ἐν τῷ Καπετωλίῳ τὸν τοῦ  
 Ἀπόλλωνος, Καλάμιδος ἔργον. ἐν τῷ  
 μεταξὺ δὲ διαστήματι τῷ ἀπὸ  
 Καλλάτιδος εἰς Ἀπολλωνίαν Βιζώνη τέ  
 ἐστιν, ἥς κατεπόθη πολὺ μέρος ὑπὸ  
 σεισμῶν, καὶ Κρουνοὶ καὶ Ὀδησσὸς  
 Μιλησίων ἄποικος, καὶ Ναύλοχος  
 Μεσημβριανῶν πολίχμιον.

Calamis, qu'il a dédiée sur le Capitole<sup>52</sup>. Entre  
 Callatis et Apollonia il y a Bizoné, dont une  
 grande partie est tombée dans la mer à la suite  
 de tremblements de terre ; et **Crounoi** et  
**Odessos**, colonie milésienne, et Naulochos,  
 petite ville des **Mésembriens**.

2. Une énumération, ἐν ἀριστερῷ τοῦ Πόντου, chez des abrégiateurs latins  
 « tardifs » (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s. apr. J.-C.)<sup>53</sup> :

Eutrope, *Historiae Romanae Breuiarium* 6.10 : **Apolloniam euerit**<sup>54</sup>, **Callatim, Parthenopolim, Tomos, Histrum, Burziaonem**<sup>55</sup> cepit belloque confecto Romam rediit<sup>56</sup>.

<sup>52</sup> Remarquons cette différence d'emplacements chez Strabon et Pline l'Ancien (4.92 ; 34.39) d'une part, qui mentionnent la statue sur le Capitole, et Appien d'autre part qui la signale (peut-être en se trompant) sur le Palatin.

<sup>53</sup> Nous laissons de côté l'énumération des villes pontiques dans la description des six provinces thraces par Ammien Marcellin 27.4.11, même si l'historien-géographe puise son information dans la même tradition des bréviaires historiques (dont celui de Sextus Rufius Festus, duquel il est le plus proche).

<sup>54</sup> À partir de « euerit » et de « cepit », D. M. Pippidi, *Scythica Minora. Recherches sur les colonies grecques du littoral roumain de la mer Noire*, Bucarest-Amsterdam, 1975, p. 177, conclut qu'Apollonia a dû opposer une résistance plus acharnée que les autres villes qui se seraient rendues très vite. En effet, les occurrences du verbe « euerto » chez Eutrope pourraient suggérer, si l'écrivain est cohérent avec lui-même, une « destruction » ou un « saccage » bien plus grave que la « conquête par les armes » de « cepit » (cf. également M. P. Segoloni, A. R. Corsini, *Eutropii Lexicon*, Perugia 1982) ; à part le passage en question, l'historien n'utilise « euertere » que pour Numance (4.17, où il précise même les différents types de conquêtes : *multas Hispaniae ciuitates partim cepit, partim in deditionem accepit, postremo ipsam Numantiam [...] a solo euerit*), pour Carthage (4.21), pour la maison de Sylla lors des proscriptions de Cinna (5.7) et pour deux *oppida* de Bretagne *capta ... atque euersa* pendant le règne de Néron (7.14 ; cf. Suétone, *Vita Neronis*, 39 = Orose, *Historiae aduersum paganos* 7.7 : *... caede direpta...* ; Tacite, *Annales* 14.33, décrit avec plus de détails ce *clades*). Nous n'avons pourtant pas de trace archéologique de cette destruction à Apollonia, cf. M. Oppermann, *Die westpontischen Poleis und ihr indigenes Umfeld in vorrömischer Zeit*, Langenweißbach, 2004, p. 258-259. Voir, dans le même sens, L. Ruscu, *Relațiile externe...*, p. 138. A. Avram, « La défense des cités », p. 175, n. 28, justifie la position à part d'Apollonia dans le texte d'Eutrope par le souvenir du pillage du temple apollonien, d'où a été apportée à Rome la célèbre statue mentionnée ci-dessous.

<sup>55</sup> Plusieurs éditeurs ont signalé ce mot comme corrompu. Néanmoins, dans la version grecque, réalisée par Paeanius en 379, une dizaine d'années après la rédaction d'Eutrope, nous lisons (éd. S. P. Lambros, 1912) : *πολλὰς τῶν τοῦ Πόντου πόλεων ἐπολιόρησεν, Ἀπολλωνίαν καὶ Κάλλαβον καὶ Παρθενόπολιν, Τόμους τε ἐπὶ ταύταις καὶ Ἱερὸν καὶ Βουρζάονα*, ce qui prouve que cet *hapax* remonte à l'époque d'Eutrope. Cellarius a proposé de lire *Βυζώνη* ; A. Avram aussi, dans *ISM* III (p. 44, 195-196) et « La défense des cités » (p. 175). *Bizoné* est d'ailleurs mentionnée, pour la même époque, dans Salluste, *Historiae*, IV fr. 19 Maurenbrecher (peut-être pour le tremblement de terre ? d'où l'information aurait pu passer à Pomponius Méla 2.22 et de celui-ci à Pline l'Ancien 4.44 ; tous les deux semblent ignorer généralement Strabon). La corruption du toponyme dans la liste du Géographe de Ravenne (éd. J. Schnetz, Teubner, 1940) 5.11 : *Istriopolis, Tomis, Stratonis, Callatis, Turisia, Byzoris (bizoris AB brizoris C), Tumo, Dionisopolis, Odisson* pourrait soutenir une telle évolution. Cette identification n'est pourtant pas très satisfaisante, car elle brise la logique géographique de l'énumération.

Rappelons également la mention de Florus, *Epitome de Tito Livio* qui fait avancer un certain Lucullus jusqu'au Tanais et au Palus Méotide (1.39, *Bellum Thracicum*) : si cette information est véridique, elle pourrait nous faire penser plutôt à une ville située au nord d'Istros, ce qui confirmerait l'ordre géographique d'Eutrope.

Sextus Rufius Festus, *Breuiarium rerum gestarum populi Romani* 9.3<sup>57</sup> : *supra Pontum positas ciuitates occupauit : Apolloniam, Calathum, Parthenopolim, Tomos, Histrum.*

Jordanès, *De summa temporum uel origine actibusque gentis Romanorum* 221 (éd. Mommsen, 1882) : *Marcus Lucullus [...] similiter capiens et ciuitates, quae litori Pontico inherebant, id est Appolonia, Galato, Parthenopolim, Thomos, Istro.*

Des garnisons romaines restèrent dans la région jusqu'en **61 av. J.-C.**, quand la révolte d'un certain nombre de ces villes contre le proconsul C. Antonius Hybrida (Dion Cassius 38.10.3) facilita l'intervention du roi des Gètes, **Byrébista**, qui devait ravager la côte pontique entre Olbia et Apollonia<sup>58</sup>.

C'est probablement lors des campagnes de **M. Licinius Crassus**, en 29/28 av. J.-C.<sup>59</sup>, de **Cornelius Lentulus** (10-6 av. J.-C. ?)<sup>60</sup> et/ou de **P. Vinicius** (autour de 3-2 av. J.-C.)<sup>61</sup> que les Romains ont réussi à s'installer plus durablement sur le territoire de la Dobrodgea, même si celle-ci ne deviendra province romaine qu'après la fin du royaume « client » des Odryses, en 46 apr. J.-C.<sup>62</sup>

*Le voyage d'Ovide dans le Pont-Euxin : premier périple latin de la mer septentrionale*

Quoi qu'il en soit, les villes grecques du littoral ont dû entrer *Ausonio sub iure* (Ovide, *Tristia* 2.199) avant la relégation tomitaine du célèbre poète sulmonais<sup>63</sup>. Son voyage de Rome à Tomes, en 8-9 apr. J.-C., et, plus précisément, l'itinéraire égéen, hellespontique et pontique du navire sur lequel le poète s'était embarqué à Cenchrée, le port de Corinthe, et

<sup>56</sup> Eutropii *Breuiarium ab Vrbe condita* (éd. C. Santini, Teubner 1979) : *Callatin VLO, calathim fl galatiam uel galathiam p ; histrum p istrum LO histrium fl lacunam exhib. V.*

<sup>57</sup> Festus, *Abrégé des hauts faits du peuple romain*, (éd. M.-P. Arnaud-Lindet, Les Belles Lettres, 2001).

<sup>58</sup> Dion Chrysostome, *Orationes* 36.4 : *καὶ ταύτην (id est πόλιν τῶν Βορυσθευιτῶν) ... καὶ τὰς ἄλλας τὰς ἐν τοῖς ἀριστεροῖς τοῦ Πόντου πόλεις μέχρι Ἀπολλωνίας.* Sur ce passage, voir, *e.g.*, D. M. Pippidi, « Gètes et Grecs dans l'histoire de la Scythie Mineure à l'époque de Byrébista », *Dacia N.S.*, 25, 1981, p. 255-262 = *Parerga. Ecrits de philologie, d'épigraphie et d'histoire ancienne*, Bucarest-Paris, 1984, p. 177-188 qui date l'événement entre 55-48 av. J.-C. Cette destruction est confirmée par l'épigraphie (*e.g.* *ISM I* 54 à Istros) et par l'archéologie (*cf.* P. Alexandrescu, « La destruction d'Istros par les Gètes. 1. Dossier archéologique », *Il Mar Nero* 1, 1994, p. 179-214 et *Histria VII. La zone sacrée d'époque grecque*, Editura Academiei Române, București - De Boccard, Paris, 2005, p. 142-154).

<sup>59</sup> Consul en 30 av. J.-C. (*cf.* Dion Cassius 51.4.3), proconsul de Macédoine et d'Achaïe en 29 av. J.-C., il n'avancera néanmoins, d'après Dion Cassius 51.23-27 = Zonaras, *Epitome historiarum* II, p. 435 Dindorf, que jusqu'à l'Ister, ce qui lui permettra, en 27 av. J.-C., de recevoir le triomphe *ex Thraecia et Geteis* (*CIL I*<sup>2</sup> 478 ; *cf.* *PIR*<sup>2</sup> L 0186).

<sup>60</sup> Je dois ce renseignement à M. Alexandru Avram qui prépare actuellement la publication d'une inscription callatienne mentionnant un *πάτρων τῆς πόλεως* dont le nom pourrait être reconstitué sous la forme *Augur* (cognomen du célèbre général étudié par R. Syme, « Lentulus », *etc.*).

<sup>61</sup> *Cf.* A. Avram, « P. Vinicius und Kallatis. Zum Beginn der römischen Kontrolle der griechischen Städte an der Westküste des Pontos Euxeinos », *The Greek Colonisation of the Black Sea Area. Historical Interpretation of Archaeology*, éd. G. R. Tsetschkladze, Stuttgart, 1998 (*Historia Einzelschriften* 121), p. 115-129, et *ISM III*, p. 50-54.

<sup>62</sup> Cette date a été repoussée par A. Suceveanu qui a essayé, à plusieurs reprises, de prouver l'intégration de Dobrodgea à la Moesie uniquement à partir du règne de Vespasien (voir, entre autres, A. Suceveanu, A. Barnea, *La Dobrodgea romaine*, Bucarest, 1991, p. 26-28, ainsi que la réponse d'A. Avram dans *ISM III*, p. 54 *sq.*, portant surtout sur la question du *portorium ripae Thraeciae* attesté par le dossier épigraphique d'*ISM I*.67-68).

<sup>63</sup> *Cf.* D. M. Pippidi, « În jurul alipirii oraşelor vest-pontice la Imperiul Roman », *StCIs* 16, 1974, p. 256-260 = *Studii de istorie și epigrafie*, București, 1988, p. 174-178, et « Les premiers rapports de Rome et des cités de l'Euxin », *Scythica Minora. Recherches sur les colonies grecques du littoral roumain de la mer Noire*, București - Amsterdam, 1975, p. 159-171. Voir aussi la bibliographie citée *supra*, concernant le traité entre Rome et Callatis.

qu'il avait abandonné à Samothrace, nous offre le premier périple latin de la côte occidentale du Pont, avec une liste précise, à jour, des toponymes<sup>64</sup> :

*haec, precor, euincat, propulsaque fortibus Austris  
transeat instabilis strenua **Cyaneas**  
**Thyniacosque sinus, et ab his per Apollinis**  
**urbem**  
alta sub **Anchiali moenia** tendat iter.  
inde **Mesembriacos portus** et **Odeson** et **arcas**  
praetereat **dictas nomine, Bacche, tuo,**  
et **quos Alcathei memorant e moenibus ortos**  
**sedibus his profugos constituisse Larem.**  
a quibus adueniat **Miletida sospes ad urbem,**  
offensi quo me detulit ira dei.[...]  
(*Tristia* 1.10.33-42)*

Puisse-t-il, je vous en supplie, franchir <le Bosphore> et, poussé par le souffle de l'Auster, passer bravement les mouvantes **Cyanées**, le golfe de **Thynias** et de là, par la **ville d'Apollon**, faire route sous les **hautes murailles d'Anchiale**, puis longer le(s) **port(s) de Mesembria, Odesos**, et la **citadelle nommée de ton nom, Bacchus**, et la terre où les **fugitifs venus de la ville d'Alcatheos** établirent, dit-on, leurs **Lares**. Puisse-t-il de là aborder sain et sauf à la **ville milésienne** où m'a relégué la colère d'un dieu offensé !

Cet itinéraire maritime<sup>65</sup> a le mérite d'être plus exact que les discours scientifiques de Strabon, Pomponius Méla et Pline l'Ancien<sup>66</sup>, tout en restant dans le domaine de l'élegie : Ovide montre toute la mesure de son talent de poète lorsqu'il intègre dans ses distiques, échos de l'épos argonautique, précisément à la frontière entre *Apollonis urbs* et *Mesembria*, *Anchialos* (forme confirmée par l'épigraphie et par tous les périples ultérieurs<sup>67</sup>) et non pas *Anchialé* (comme son contemporain Strabon, dans le texte que nous avons cité plus haut) ; il est le premier à mentionner les *arcas* [...] *dictas nomine, Bacche, tuo*, c'est-à-dire *Dionysopolis* et non pas *Crounoi* (comme Strabon et Pomponius Méla 2.22) ; il omet *Bizone*, déjà détruite par un tremblement de terre (cf. Strabon, Pomponius Méla) sans pour autant oublier *Odesos, Callatis* (évoquée, à la manière d'un Pseudo-Scymnos, par une allusion mythologique et historique assez compliquée : Mégare, ville d'Alcatheos, cf. *Metamorphoses* 8.14-16 ; *profugi* = « colonisateurs ») et, bien évidemment, *Tomis*, la colonie milésienne où il passera le reste de sa vie. Ainsi, même s'il ne voyageait pas dans le Pont Oriental, Nason n'était guère moins un héros que le célèbre Jason, le premier voyageur dans cette mer du bout du monde ; quant à l'élegiaque lui-même, il se montre un *poeta doctus* digne de concurrencer Apollonios de Rhodes, le poète épique alexandrin omniscient en géographique mythique égéopontique.

<sup>64</sup> Nous avons traité en détail ce texte dans notre contribution « De Rome à Tomes au début de notre ère : réflexions historiques, poétiques et géographiques sur le premier périple latin du Pont-Euxin (Ovide, *Tristes* 1.10) » au Congrès International d'Études sur la mer Noire (Prague, septembre 2005), à paraître dans les *Actes* (numéro spécial de la revue *Eirene* 2007/2008).

<sup>65</sup> Qui n'est pourtant pas la route choisie par le poète : Ovide avait préféré emprunter à Tempyra, c'est-à-dire à la frontière romaine avec le royaume client des Odryses, la *Via Egnatia* pour se rendre soit dans une ville hellespontique (Périnthe ou, plus probablement Byzance, d'où il aurait pu s'embarquer sur un autre navire vers Tomes, peut-être quelques semaines ou mois plus tard, au printemps) soit directement dans une ville pontique (Anchialos ? ou même Tomes), si l'on accepte l'hypothèse concernant l'existence des routes thraces ou grecques entre Byzance et les villes ouest-pontiques, routes qui seront, un siècle plus tard, intégrées à la *Via Pontica*. Cf. K. Miller, *Itineraria Romana*, Stuttgart, 1916, p. 493 sq. et la carte 151 ainsi que l'étude d'A. Aricescu, *The Army in Roman Dobrogea*, BAR International Series 86, 1980, p. 72 sq.

<sup>66</sup> Pour la même région Strabon (7.6.1) cite *Τόμις, Κάλλατις, Βιζώνη, Κρουνοί, Ὀδεσσός, Μεσεμβρία, Ἀγγιᾶλη, Ἀπολλωνία, Θυνιάς, Σαλμυδεσσός, Βυζάντιον*. Pomponius Méla (2.22-24) énumère *Callatis, Tomoe, Portus Caria, Tiristis Promuntorium, Bizone, Portus Crunos, Dionysopolis, Odesos, Mesembria, Anchialos, Apollonia, Promontorium Thynias, Halmydesos, Pbiliae, Phinopolis, Byzantion (in Bosphoro)*. Pline l'Ancien (4.44-46) mentionne *Tomoi, Callatis/Cerbatis, Dionysopolis/Crunos, Heraclea, Bizone, Odessus, Ereta, Naulochus, Mesembria/Messa, Anchialum, Apollonia, (oppidum) Thynias, Halmydesos, Phinopolis, Byzantium (in Bosphoro)*.

<sup>67</sup> Cf. ISM I.64 = IGB I.388bis ; Pomponius Méla 2.22 ; Pline l'Ancien 4.45 ; Arrien, *Periplus* 24 ; Ptolémée 3.11.3 etc.

*Le Pont oriental chez les géographes d'époque romaine :*

Comme on l'a vu déjà pour le Pseudo-Scylax, la réalité politique de la deuxième moitié, asiatique, de cette « double mer » qu'était le Pont pour les géographes anciens<sup>68</sup>, était très différente. Il suffit de comparer les principaux itinéraires maritimes de la région (le Pseudo-Scylax, le Pseudo-Scymnos, Arrien et le Pseudo-Arrien) pour se rendre compte des difficultés historiques (en raison des migrations supposées) et, à notre sens, surtout géographiques (à cause des confusions faites par les géographes qui ont transcrit les écrits ou les textes mis en cartes d'autres géographes) que pose la compréhension de la succession des peuples qui l'habitaient. Le mérite de l'intégration de cette région au monde civilisé reviendrait à Mithridate, comme le précise Strabon (*cf. supra*, 1.2.1). Le Géographe, issu lui-même d'une famille importante de l'entourage du roi<sup>69</sup>, nous offre un exemple éclairant sur les renseignements que le chercheur pouvait tirer des guerres pontiques. Lisons la description strabonienne de la côte située entre la mer d'Azov et la Colchide (11.2.1) :

πρὸς δὲ τῇ θαλάττῃ τοῦ Βοσπόρου τὰ κατὰ τὴν Ἀσίαν ἐστὶ καὶ ἡ Σινδική· μετὰ δὲ ταύτην Ἀχαιοὶ καὶ Ζυγοὶ καὶ Ἠνίοχοι Κερκέται τε καὶ Μακροπόγωνες· ὑπέρκειται δὲ τούτων καὶ τὰ τῶν Φθειροφάγων στενὰ· μετὰ δὲ τοὺς Ἠνίοχους ἡ Κολχίς ὑπὸ τοῖς Καυκασίοις ὄρεσι κειμένη καὶ τοῖς Μοσχικοῖς.

Au bord de la mer sont situés les territoires asiatiques du Bosphore et la Sindique. Après celle-ci, il y a les **Achéens**, les **Zyges**, les **Hénioques**, les **Cercètes** et les **Macropogons**. En arrière de ces peuples se trouvent les étroites vallées des **Phtéiophages**. Après les Hénioques vient la **Colchide**, située au pied des monts **Caucase** et **Moschiques**...

D'où le géographe a-t-il tiré ses renseignements ? C'est lui même qui nous donnera, exceptionnellement, la réponse (11.2.14), après avoir raconté brièvement une histoire concernant la même zone (11.2.13) :

οἱ γοῦν Ἠνίοχοι τέτταρας εἶχον βασιλέας, ἠνίκα Μιθριδάτης ὁ Εὐπάτωρ φεύγων ἐκ τῆς προγοικῆς εἰς Βόσπορον διήει τὴν χώραν αὐτῶν· καὶ αὕτη μὲν ἦν πορεύσιμος αὐτῷ, τῆς δὲ τῶν Ζυγῶν ἀπογνοῦς διὰ τε δυσχερείας καὶ ἀγριότητος τῇ παραλίᾳ χαλεπῶς ἦει, τὰ πολλὰ ἐμβαίνων ἐπὶ τὴν θάλατταν, ἕως ἐπὶ τὴν τῶν Ἀχαιῶν ἦκε· (11.2.13)

En effet, les **Hénioques** avaient quatre rois à l'époque où Mithridate Eupator, fuyant le pays de ses ancêtres pour le Bosphore, traversa leur contrée. Elle lui offrait un passage praticable, tandis qu'il ne pouvait rien attendre de celle des **Zyges**, tant à cause de son accès difficile qu'en raison de la férocité de ses habitants, et ce n'est qu'avec peine qu'il en put longer la côte, obligé le plus souvent de s'embarquer pour prendre la mer, jusqu'à ce qu'il parvint dans le pays des **Achéens**...

\*

\*

<sup>68</sup> L'image du Pont-Euxin en forme d'un arc scythe (à comprendre, d'après Agathon, *Téléphe* fr. 4 ligne 3, comme la lettre grecque Σ) est récurrente dans la géographie antique ; *cf., e.g.*, Salluste (*Historiae* 3.63), Strabon (2.5.22 ; pour le terme *διθάλαττον* 12.3.10, en raison du rapprochement entre le cap « Front du Bélier », en Crimée, et le promontoire Carambis, au nord de l'Anatolie), Pomponius Méla (1.102), Pline l'Ancien (4.76), Valérius Flaccus (4.728), Denys le Périégète (v. 157), Ammien Marcellin (22.8.10, 13, 20, 37, 42, 43).

<sup>69</sup> *Cf.* Strabon 11.2.18 et surtout 12.3.33 : sa grand-mère a épousé le frère d'un certain Moaphernès, lequel fut nommé gouverneur de Colchide. *Cf.* G. Aujac et F. Lasserre, « Introduction » dans *Strabon. Géographie*, tome 1, 1<sup>ère</sup> partie, Paris, Les Belles Lettres, 1969, p. X *sq.*

ἀπὸ δὲ τῶν Βατῶν ὁ μὲν Ἀρτεμίδωρος τὴν Κερκετῶν λέγει παραλίαν ὑφόρμους ἔχουσαν καὶ κώμας ὅσον ἐπὶ σταδίους ὀκτακοσίους καὶ πενήκοντα, εἶτα τὴν τῶν Ἀχαιῶν σταδίων πεντακοσίων, εἶτα τὴν τῶν Ἡιόχων χιλίων, εἶτα τὸν Πιτυοῦντα τὸν μέγαν τριακοσίων ἐξήκοντα μέχρι Διοσκουριάδος. οἱ δὲ τὰ Μιθριδατικά συγγράψαντες, οἷς μᾶλλον προσεκτέον, Ἀχαιοὺς λέγουσι πρώτους, εἶτα Ζυγούς, εἶτα Ἡιόχους, εἶτα Κερκέτας καὶ Μόσχους καὶ Κόλχους καὶ τοὺς ὑπὲρ τούτων Φθειροφάγους καὶ Σοάνας καὶ ἄλλα μικρὰ ἔθνη τὰ περὶ τὸν Καύκασον (11.2.14).

Après Bata, Artémidore (fr. 138 Stiehle) nomme la côte des Cercètes, qui possède des mouillages et des villages et s'étend sur environ huit cent cinquante stades, puis celle des Achéens, longue de cinq cents, puis celle des Hénioques, longue de mille stades, puis le grand Pityonte jusqu'à Dioscurias, long de trois cent soixante. En revanche, les historiens des guerres de Mithridate, qu'il vaut mieux suivre, nomment d'abord les Achéens, puis les Zyges, puis les Hénioques, puis les Cercètes, les Mosques, les Colchidiens, et les peuples de l'arrière-pays, les Phtéirophages, les Soanes et d'autres (petites) peuplades autour du Caucase<sup>70</sup>.

Cette influence de l'histoire sur la géographie est d'autant plus intéressante que nous possédons quelques indices de la précision et des connaissances géographiques qu'avaient ces historiens mithridatiques. Lisant le discours de Pélopidas qui faisait l'inventaire des peuples soumis et alliés au roi du Pont en 88 av. J.-C., on remarque que l'ordre choisi par Appien (*Mithridatica* 53) correspond à celui des péripleς ἐν δεξιᾷ τοῦ Πόντου<sup>71</sup> :

ὅτι Μιθριδάτης μὲν βασιλεύει τῆς πατρώας ἀρχῆς, ἡ δισμυρίων ἐστὶ σταδίων τὸ μήκος, προσκέκτηται δὲ

... que Mithridate règne sur le royaume de ses ancêtres, long de vingt mille stades, qu'il a joint à ses possessions de nombreux territoires voisins, ainsi que les Colques, peuple

<sup>70</sup> Cf. également Memnon fr. 30 (Müller) : Κατεστρέψατο δὲ πολέμῳ καὶ τοὺς περὶ τὸν Φάσιν βασιλεῖς ἕως τῶν κλιμάτων τῶν ὑπὲρ τὸν Καύκασον...

<sup>71</sup> Alors que l'absence d'ordre géographique dans la description de l'armée mithridatique en 86 av. J.-C. pourrait conduire l'exégète moderne à y voir une liste de peuples ordonnés d'après leur implication dans la guerre : Thraces, Pontiques, Scythes, Cappadociens, Bithyniens, Galates et Phrygiens (Appien, *Mithridatica* 158). Néanmoins, d'autres listes ethnographiques pontiques d'Appien ne confirment guère une telle interprétation : e.g., après la deuxième guerre mithridatique, le roi refait ses armées avec l'aide des « Chalybes, Arméniens, Scythes, Taures, Achéens, Hénioques, Leucosyriens, et tous ceux qui occupent, dans les parages du fleuve Thermodon, un territoire que l'on dit être celui des Amazones. Voilà quelles étaient les peuplades qui, en Asie, étaient venues s'ajouter à ses forces primitives ; et, vu qu'il était aussi passé en Europe, vinrent également s'adjoindre à lui les Sauromates, les Royaux, les Iazyges et les Corolloi ainsi que toutes les peuplades thraces habitant les rives du Danube, le Rhodope et l'Haemos, sans compter les Bastarnes, la plus vaillante de ces nations. » (Appien, *Mithridatica* 292-293). La logique chorographique du passage est d'autant plus difficilement compréhensible que la position de ces peuples varie considérablement d'un auteur à l'autre et même à l'intérieur d'un même texte (e.g. les Hénioques situés par Pline l'Ancien (6.26) sur le Cyrus, dans l'arrière pays de la Colchide et (6.12) entre Trapézonte et Apsaros). On a considéré que cette transposition en terme d'histoire militaire de la géographie de l'empire pontique serait peut-être inspirée à Appien par Salluste (cf. P. Goukowsky, « Introduction » et notice *ad locum*, dans Appien. *La guerre de Mithridate*, Paris, Les Belles Lettres, 2001). Sur la composition pontique de l'armée mithridatique et les rapports du roi avec ces peuples, présentés d'une manière contradictoires par les sources historiques, voir, plus récemment, F. de Callatay, *L'Histoire*, p. 257-258 et l'ouvrage fondamental de B. C. McGing, *The Foreign Policy of Mithridates VI Eupator King of Pontus*, Leiden, 1986 (Memosyne Supplementum 89) qui actualise le tableau de Th. Reinach, *Mithridate Eupator, roi de Pont*. Thèse pour le doctorat présentée à la faculté des lettres de Paris, 1890.

πολλά περίχωρα καὶ **Κόλχους**, ἔθνος ἀρειμανές, **Ἑλλήνων τε τοὺς ἐπὶ τοῦ Πόντου** κατακτισμένους καὶ **βαρβάρων** τοὺς ὄντας ὑπὲρ αὐτούς. φίλοις δ' ἔς πᾶν τὸ κελεύομενον ἐτοίμοις χρῆται **Σκύθαις** τε καὶ **Ταύροις** καὶ **Βαστάρναις** καὶ **Θραξί** καὶ **Σαρμάταις** καὶ πᾶσι τοῖς ἀμφὶ **Τανάϊν** τε καὶ **ἡ Ἰστρον** καὶ **τὴν λίμνην ἐπὶ τὴν Μαιώτιδα**.

belliqueux, les **Grecs installés au bord du Pont Euxin** et les **Barbares** vivant au dessus d'eux à l'intérieur des terres. Il a d'autre part des amis qui n'attendent que son ordre, quel qu'il soit : les **Scythes**, les **Taures**, les **Bastarnes**, les **Thraces**, les **Sarmates** et **tous les peuples riverains du Tanaïs, de l'Ister et du Palus Méotide**.

Vu de Grèce, d'Alexandrie ou de Rome, le royaume de Mithridate se confondait avec le Pont-Euxin : déjà Poséidonios (*Fr.* 247 Theiler *apud* Athenaios 5.213a Kaibel) faisait dire au péripatéticien Athénion que Mithridate était le maître des régions « autour du Palus Méotide et des peuples vivant au bord du Pont-Euxin tout-entier, dans un périmètre de 3000 stades ». Une de nos sources principales sur les guerres mithridatiques, Appien, présentait lui aussi, dans son introduction (CXIX), le roi pontique comme maître et/amis des « princes scythes – ceux du Pont jusqu'au Palus Méotide et à partir de celui-ci jusqu'au Bosphore de Thrace en longeant la côte »<sup>72</sup>. Cette même idée sera récurrente jusqu'à Eutrope lequel présentera Mithridate comme maître de *totum Ponticum mare et in circuitu cum Bosporo*<sup>73</sup> (5.5.1).

*Une mer auparavant sans navigateurs et sauvage...*

Ainsi ne sera-t-on pas étonné de retrouver, un siècle après la fin des guerres mithridatiques, quelques-uns des plus notoires de ces peuples, encore une fois dans un ordre rappelant vaguement les descriptions ἐν δεξιᾷ τοῦ Πόντου et donc, indirectement, les expéditions de Mithridate et sa poursuite par Pompée le Grand, dans un éloge de l'Empire romain, seul capable de les dominer et de les civiliser :

τί χρῆ λέγειν **Ἡνιόχους** τε καὶ **Κόλχους** καὶ τὸ τῶν **Ταύρων** φύλον, **Βοσπορανούς** τε καὶ τὰ περίοικα τοῦ **Πόντου** καὶ τῆς **Μαιώτιδος** ἔθνη; παρ' οἷς πρὶν μὲν οὐδ' οἰκεῖος ἐγιγνώσκετο δεσπότης, νῦν δὲ τρισχιλίοις ὀπλίταις ὑποτάσσεται, καὶ τεσσαράκοντα ναῦς μακρὰι τὴν πρὶν ἄπλωτον καὶ ἀγρίαυ εἰρηνεύουσι θάλασσαν.

Que faut-il dire encore des **Hénioques** et des **Colques**, de la tribu des **Taures** et des **Bosporans** ainsi que **des peuples qui habitent autour du Pont-Euxin et de la Méotide** ? Ces peuples, qui n'ont reconnu auparavant aucun maître des leurs, sont maintenant sous le pouvoir de trois mille soldats. Et quarante grands navires apportent la paix à une mer qui était auparavant sauvage et sans navigateurs.

Ce texte appartient à un catalogue des forces armées romaines distribuées dans les différentes provinces de l'empire ; il a été intégré par Flavius Josèphe (*Bellum Iudaicum* 2.366) dans le discours que le roi Agrippa aurait tenu aux Juifs en 66 apr. J.-C., lors du siège de Jérusalem, afin de les persuader de l'inutilité de toute résistance devant les Romains. Les

<sup>72</sup> Voir également §234 où Sylla évoque les alliances avec « les Thraces, les Scythes et les Sauromates ».

<sup>73</sup> C'est précisément de la comparaison de ces textes que nous comprenons ici, sans équivoque, le Bosphore Cimmérien.

quelques chercheurs modernes qui se sont penché sur ce morceau<sup>74</sup> ont remarqué son éventuelle parenté avec le *Breuiarium Augusti*, mentionné par Tacite (*Annales* 1.11)<sup>75</sup>, par Suétone (*Augustus* 101.4)<sup>76</sup> et par Dion Cassius (56.33.1-2)<sup>77</sup> et utilisé par Pline l'Ancien comme source pour son encyclopédie (*cf.* livre 1). De plus, Claude Nicolet a prouvé l'existence, à des époques plus tardives, des *breuiaria* « mis au jour » : Appien annonçait pour la fin de ses « Histoires romaines » un livre sur les armées et les taxes de chaque province. Dion Cassius confirme cette hypothèse : après une énumération de légions augustéenne, il donne la liste des armées de son époque (55.23-24). Nous avons essayé ailleurs<sup>78</sup> d'ajouter à cette liste un passage de la *Legatio ad Gaium* de Philon d'Alexandrie qui témoignerait, à notre sens, de l'existence d'un *Breuiarium* à la fin du règne de Tibère.

Si le rapport de cet éloge avec le *Breuiarium* et surtout avec l'œuvre majeure de chorographie augustéenne, la « carte d'Agrippa »<sup>79</sup>, reste inconnu, si la ou les datations de la situation exposée, aussi intéressantes qu'elles soient pour les historiens de la mer Noire<sup>80</sup>, restent incertaines, il est incontestable que nous avons affaire ici à un texte géographique utilisé dans une *laudatio* écrite d'après toutes les règles de la rhétorique<sup>81</sup>. Il s'agit, à notre

<sup>74</sup> Voir, dernièrement, C. Nicolet, *L'inventaire*, p. 196-198, Ch. Saulnier, « Flavius Josèphe et la propagande flavienne », *RB* 98.2, 1991, p. 199-221 et U. Shahar, *Josephus Geographicus. The Classical Context of Geography in Josephus*, Tübingen, 2004 (Texts and Studies in Ancient Judaism 98), p. 257 *sq.*

<sup>75</sup> *opes publicae continebantur, quantum civium sociorumque in armis, quot classes, regna, prouvinciae, tributa aut uectigalia, et necessitates ac largitiones. quae cuncta sua manu perscripserat Augustus ...* « <L'ouvrage> comprenait une situation de l'État, le nombre des citoyens et des alliés sous armes, le nombre des flottes, les royaumes clients, les provinces, les taxes directes et indirectes, les obligations et les libéralités. Tout cela avait été catalogué par Auguste, de sa propre main... ».

<sup>76</sup> *... tribus uoluminibus, uno mandata de funere suo complexus est, altero indicem rerum a se gestarum, quem uellet incidi in aeneis tabulis, quae ante Mausoleum statuerentur, tertio breuiarium totius imperii, quantum militum sub signis ubique esset, quantum pecuniae in aerario et fiscis et uectigaliorum residuis. adiecit et libertorum seruorumque nomina, a quibus ratio excipi posset.* « ...en trois volumes : dans le premier il avait inclus les ordres concernant ses funérailles ; dans le deuxième, un exposé de ses exploits qu'il a voulu faire inscrire sur des tables de bronze qui soient posées devant son Mausolée ; dans le troisième, un résumé de l'état de l'empire, combien de soldats servaient partout, combien d'argent il y avait dans le trésor public et dans le trésor impérial et dans les revenus des impôts. Il a ajouté les noms des esclaves et des affranchis auprès desquels on pouvait demander les comptes ».

<sup>77</sup> τὸ τρίτον τὰ τε τῶν στρατιωτῶν καὶ τὰ τῶν προσόδων τῶν τε ἀναλωμάτων τῶν δημοσίων, τὸ τε πλῆθος τῶν ἐν τοῖς θησαυροῖς χρημάτων, καὶ ὅσα ἄλλα τοιοῦτότροπα ἐς τὴν ἡγεμονίαν φέροντα ἦν, εἶχε... « ... le troisième contenait la situation des affaires militaires, des revenus et des dépenses publiques, des sommes dans les trésors et toutes les choses de ce genre qui concernaient l'administration de l'empire ».

<sup>78</sup> Dans une communication faite au colloque *Rome and the Black Sea Region*, tenu à Esbjerg en janvier 2005 ; l'article intitulé « Rome and the Black Sea Region in Josephus' *Bellum Judaicum* 2.363-368 » sera publié dans un des volumes futurs de la série d'études dédiées à la mer Noire et édités par le centre de recherches danois « Pontos ».

<sup>79</sup> Sur l'œuvre géographique d'Agrippa, voir, dernièrement, C. Nicolet, *L'inventaire* et C. Nicolet - P. Gautier-Dalché, « Les 'Quatre sages' de Jules César et la mesure du monde selon Julius Honorius : Réalité antique et tradition médiévale », *JS* 1986, p. 157-218. Le rassemblement des sources fait par R. M. Evans, « *Forma Orbis* ». *Geography, Ethnography and Shaping the Roman Empire*, PhD, University of Southern California, 1999 (inédit), peut s'avérer également utile. Les principaux témoignages sont Pline l'Ancien (*cf.* la synthèse de K. G. Sallmann, *Die Geographie des älteren Plinius in ihrem Verhältnis zu Varro. Versuch einer Quellenanalyse*, Berlin, 1971) et les deux textes « tardifs », *Diuisio orbis terrarum* et *Dimensuratio omnium prouinciarum* (édités par A. Riese dans ses *Geographi latini minores*, Heilbrunn, 1878 ; pour la région de la mer Noire, voir désormais l'ouvrage russe de A. V. Podossinov, *Vostochnaja Evropa i rimskoj kartograficheskoj traditsii* (*Eastern Europe in Roman Cartographic Tradition*), Moskva, 2002).

<sup>80</sup> Voir, *e.g.*, E. Dabrowa, « Le limes anatolien et la frontière caucasienne au temps des Flaviens », *Klio* 62, 1980, p. 379-380 et V. A. Lekvinadze « Pontiiskii limes », *VDI* 108, 1969, p. 75 *sq.*

<sup>81</sup> Sur les discours de Josèphe en général, *cf.* Pere Villalba i Varneda, *The Historical Method of Flavius Josephus*, Leiden, 1986.

sens, d'un des formes les plus « évoluées » des nouvelles connaissances géographiques romaines.

*Pour conclure...*

Dans ces pages consacrées à une première géographie romaine du Pont-Euxin, précédant les œuvres latines de Pomponius Méla et de Pline l'Ancien ainsi que le périple exclusivement pontique d'Arrien, nous avons évoqué Strabon : c'est lui le géographe stoïcien qui essayait d'explicitier les obscures références spatiales des épopées homériques ; c'est lui, involontairement, l'historien critique de la géographie qui utilise et qui nous apprend, avant l'exposé « explicite » mais « tardif » de Marcien d'Héraclée, les plus grands noms de cette science cités à l'époque augustéenne, au même moment où un Ménippe de Pergame continuait à écrire des périples à la manière d'un (Pseudo-)Scylax, matières premières pour des *périodes* comme celle d'Artémidore d'Ephèse. Et c'est toujours grâce au Géographe pontique que l'on comprend, avant les exposés géographiques latins, comment l'histoire militaire contemporaine enrichit la connaissance de l'œkoumène et comment Rome est pour son époque ce qu'Alexandre le Grand a été pour Ératosthène : du *topos* géographique « Rome, exploratrice du monde » au *topos* encomiastique « Rome, maîtresse civilisatrice du monde » il n'y a qu'un pas à franchir. C'est peut-être Auguste qui l'a fait : le premier empereur de Rome, éditeur de l'œuvre chorographique d'Agrippa, a révolutionné la tradition des éloges funéraires (par ses *Res Gestae*) et des testaments (par son *Breniarium*). Désormais, la géographie ne servira plus seulement à l'épopée, à l'histoire ou à la politique mais encore et surtout à l'éloge d'un monde romain nouveau.

*Post scriptum : le Borysthénite ou les Borysthénites ?*

À la recherche des témoignages littéraires concernant la connaissance romaine de la mer Noire au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., nous voulons évoquer rapidement un passage appartenant au traité de rhétorique de Philodème de Gadara (2.55 Sudhaus) :

Τ[ί] γὰρ μᾶλλον αἰσχρὸν  
ἦν] σιωπᾶν, Ἰσοκράτην  
δ' ἔαν λέγειν ἢ κατὰ πό-  
λιν ζ[ῆν], Μάνην δὲ [σ]κα-  
π[αν]εύειν ἔαν, κ[άν] τ[ῆ]ι  
γῆ]ι διατρ[ί]βειν, ἐπ[ικ]υ-  
μα]τί[ε]σθαι δὲ τὸν [Φο]ίτι-  
κα κ[αὶ] τὸν Βορυσθέ[ν]ειτ[η]ν...

Pourquoi serait-il aussi honteux  
De se taire et de laisser Isocrate parler  
Ou de vivre en ville  
Et de laisser Manès labourer et broyer la terre  
Et le Phénicien et le Borysthénite être secoués  
par les flots... ?

J. F. Kindstrand, l'auteur de *Bion of Borysthenes. A Collection of the Fragments...* (Uppsala 1976), n'inclut pas ce texte parmi les témoignages concernant le philosophe borysthénite. Aux accusations de M. Gigante, « Una nuova edizione di Bione » (*RAAN NS* 53, 1978) et de M. Gigante avec G. Indelli, « Bione e l'epicureismo » (*CronErc* 8, 1978) qui voyaient dans ce passage des allusions à des personnages historiques devenus *topoi* pour un habitué de la philosophie cynique (Manès, esclave de Diogène, Phoinix de Colophon et Bion de Borysthènes), Kindstrand répondait dans « A Supposed Testimony to Bion of Borysthenes » (*CQ* 35.2, 1985) affirmant que le Borysthénite de Philodème n'aurait rien à voir avec le philosophe, qu'il s'agirait ici d'une synecdoque voulant tout simplement dire que les Phéniciens et les Borysthénites étaient des grands navigateurs.

Pourtant aucune source littéraire, aucune inscription, aucune découverte archéologique ne nous permet de supposer une quelconque gloire nautique des Grecs pontiques ; il serait encore moins envisageable d'associer aux célèbres Phéniciens les modestes pêcheurs et les marchands de poisson salé au milieu desquels était né le philosophe cynique et chez lesquels Dion de Pruse aura passé son exil<sup>82</sup>.

L'objection de Kindstrand aux commentaires de Gigante est cependant justifiée : on comprend difficilement pourquoi Philodème aurait réuni dans une même phrase un nom propre (Phoinix) et un ethnique (Borysthénite). Il suffit, néanmoins, d'ouvrir Diogène Laërce pour apprendre que **Zénon le Phénicien**, originaire de Kition (autrement dit du plus important comptoir phénicien de Chypre), fils de Mnaséas (qui, par son nom, appartient beaucoup plus au monde sémitique qu'hellénique), « devint élève de Cratès dans les circonstances suivantes. Alors qu'il importait de la pourpre de Phénicie, il fit naufrage près du Pirée. Étant monté à Athènes, déjà âgé de trente ans, il s'assit chez un libraire... » (7.2). Quant à **Bion**, fils d' « un affranchi qui se mouchait dans sa manche - il voulait dire qu'il était un marchand de salaisons - de souche borysthénite », le même Diogène Laërce (4.50) nous raconte que sa destinée ne l'a pas tenu loin des aventures nautiques : « Alors qu'il naviguait avec des vauriens, il tomba sur des pirates. Comme ils disaient : 'nous sommes perdus, si nous sommes reconnus', il répliqua 'et moi, si on ne nous reconnaît pas' ». Des navigateurs on pouvait en trouver même dans son entourage : «... il allait d'une cité à l'autre concevant parfois des expédients fantaisistes. À Rhodes [...], il persuada les marins de revêtir des vêtements d'écoliers et de le suivre ; lorsqu'il entra avec eux au gymnase, tout le monde le suivait des yeux » (cf. Diogène Laërce, 4.53, traductions M.-O. Goulet-Cazé).

Ainsi considérons-nous que Philodème fait ici référence, après Isocrate, le célèbre orateur, et Manès, esclave de Diogène, à Zénon le Phénicien et à Bion le Borysthénite qui, avant leur arrivée à Athènes et leur activité comme philosophes, ont mené, eux et/ou leurs ancêtres, la vie dure des marins. Et si l'identification des philosophes eux-mêmes semblait encore difficilement compréhensible dans ce contexte philodémien, il faudrait accepter, à notre sens, que le Phénicien et surtout le Borysthénite sont « secoués par les flots » quand ils sont marchands de pourpre ou de poisson salé, comme leurs compatriotes, Zénon et Bion.

<sup>82</sup> Sur Borysthène,auj. Bérézan, voir la synthèse de S. L. Solovyov, *Ancient Berezan. The Architecture, History and culture of the First Greek Colony in the Northern Black Sea* (Colloquia Pontica 1), Leiden, Boston, Köln, 1999 et, plus récemment, S. D. Kryzhytsky, V.V. Krapivina, N. A. Lejpunskaja, V.V. Nazarov, « Olbia-Berezan », dans *Ancient Greek Colonies in the Black Sea*, éd. D. V. Grammenos, E. K. Petropoulos, vol. I, Thessaloniki, 2003, p. 389-506 (avec bibliographie) ; voir également A. Avram, *Prosopographia Ponti Euxini externa, s.u. Βορυσθεῖται* (en préparation) pour les Borysthénites attestés dans le monde méditerranéen à différentes époques antiques.

## BIBLIOGRAPHIE

- P. Arnaud, *La cartographie à Rome*, Paris IV, 1990 (inédit)
- G. Aujac, *Strabon et la science de son temps*, Paris, 1966
- A. Avram, *Inscriptiones Scythiae Minores III (Callatis)*, Bucharest-Paris, 1999
- J. Bordman, *The Greeks Overseas*, London, 4<sup>e</sup> éd., 1999
- D. Braund, *Georgia in Antiquity*, Oxford, 1994
- E. H. Bunbury, *A History of Ancient Geography*, London, 1879
- A. Diller, *The Tradition of the Minor Greek Geographers*, American Philological Association, 1952
- D. Dueck, H. Lindsay, S. Potheary (éds.), *Strabo's Cultural Geography*, Cambridge, 2005
- D. V. Grammenos, E. K. Petropoulos, *Ancient Greek Colonies in the Black Sea*, 2 vols, Thessaloniki, 2003
- D. Marcotte, *Géographes Grecs*, Paris, 2000
- C. Müller, *Geographi Graeci Minores*, 2 vols, Paris, 1855-1861
- C. Nicolet, *L'inventaire du monde*, Paris, 1988
- E. Olhausen, *Einführung in die historische Geographie der alten Welt*, Darmstadt, 1991
- M. Oppermann, *Die westpontischen Poleis und ihr indigenes Umfeld in vorrömischer Zeit*, Langenweißbach, 2004
- A. V. Podossinov, *Vostochnaja Evropa i rimskoj kartograficheskoj traditcii (Eastern Europe in Roman Cartographic Tradition)*, Moskva, 2002
- A. Riese, *Geographi Latini Minores*, Heilbrunnæ, 1878
- J. S. Romm, *The Edges of the Earth in Ancient Thought. Geography, Exploration, and Fiction*, Princeton, 1994
- K. G. Sallmann, *Die Geographie des älteren Plinius in ihrem Verhältnis zu Varro. Versuch einer Quellenanalyse*, Berlin, 1971
- R. Syme, *Anatolica. Studies in Strabo*, London, 1995
- J. G. Vinogradov, « Der Pontos Euxeinos als politische, ökonomische und kulturelle Einheit und die Epigraphik », dans J. G. Vinogradov, *Pontische Studien* (éd. H. Heinen), Mainz, 1997.